

Curieuses Aventures



JE POSSÉDAIS UNE PLANTATION SUR LES BORDS D'UNE CRIQUE. (P. 5.)

Curieuses

AVENTURES

d'un naturaliste

J. AUDUBON

Récits intéressants et instructifs

dédiés à la jeunesse



LILLE (NORD)

Maison Saint-Joseph

GRAMMONT (BELGIQUE)

Oeuvre de Saint-Charles



DÉJA J'APPRÊTAIS MON FUSIL. (P. 54.)

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



Curieuses Aventures
D'UN NATURALISTE.

Souvenirs de ma jeunesse.

J'AI vécu longtemps de la vie des bois en Amérique. Quand j'étais jeune, en effet, je possédais une plantation sur les bords inclinés d'une crique, le *perkioning*. Quel plaisir pour moi de m'égarer le long de ses rivages sinueux et couverts de rochers ! J'étais toujours sûr d'y voir quelque douce et belle fleur s'épanouir au soleil, et d'y rencontrer le vigilant roi-pêcheur en sentinelle à la pointe d'une pierre dont l'ombre se projetait au-dessus du limpide cristal de l'eau. De temps en temps aussi passait l'orfraie, suivie d'un aigle à tête blanche ; et leurs mouvements gracieux, au sein des airs, emportaient ma pensée bien loin au-dessus d'eux, dans les régions du ciel les plus sereines, et me conduisaient ainsi délicieusement et en silence jusqu'au

sublime Auteur de toutes choses (1). Ces profondes et douces rêveries accompagnaient souvent mes pas à l'entrée d'une petite caverne creusée dans le roc solide par les mains de la nature. Elle était, ou du moins je la trouvais alors, suffisamment grande pour mes études ; mon papier, mes crayons et parfois un volume des contes d'Edgeworth ou des fables de La Fontaine m'y procuraient d'amples jouissances. C'est dans ce lieu que, pour la première fois, je vis, sous son vrai jour, toute la force de la tendresse paternelle chez les oiseaux ; c'est là que j'étudiai les mœurs du *pervee* ou gobe-mouches brun ; c'est là que j'appris, de manière à ne plus l'oublier, que détruire le nid d'un oiseau ou lui arracher ses œufs et ses petits, c'est un acte d'une grande cruauté.

J'avais trouvé un nid de ce gobe-mouches à couleur terne, accroché contre le mur, immédiatement au-dessus de l'espèce d'arche qui servait d'entrée à cette paisible retraite. Je regardai dedans : il était vide, mais propre et en bon état, comme si les propriétaires absents comptaient y revenir avec le printemps. Déjà sur chaque tige les bourgeons étaient gonflés ; quelques arbres même se paraient de fleurs ; mais la terre était encore couverte de neige, et dans l'air, on

1. M. S. Bazin, traducteur des *Scènes de la nature*, auxquelles sont empruntés ces récits, fait remarquer avec raison qu'un esprit profondément religieux a toujours animé notre éminent naturaliste, J. Audubon. « Tout son être est dans le ravissement, dit-il, en face des spectacles de la nature, mais à travers cette nature même, et plus haut qu'elle, son hommage va toujours expressément chercher et glorifier le Créateur. » (*Scènes de la nature dans les États-Unis et le Nord de l'Amérique*, 2 vol. in-8° de 450 et 500 pages. Bertrand, éditeurs, Paris, 1857.) Les fragments que contient ce recueil n'ont pas été jusqu'ici publiés séparément.

sentait toujours le souffle glacial de l'hiver. Un matin, de bonne heure, je vins à ma grotte : les rayons brillants du soleil coloraient de riches teintes chaque objet autour de moi. Quand j'entrai, un bruit sourd au-dessus de ma tête me fit me retourner, et je vis s'envoler deux oiseaux qui furent se reposer tout près de là. — Les pewees étaient arrivés ! — J'en ressentis une vive joie ; et craignant que ma présence ne troublât le joli couple, je sortis, non sans jeter souvent un regard en arrière. Ils étaient sans doute arrivés tout nouvellement, car ils paraissaient bien fatigués. On n'entendait point leur note plaintive ; leur huppe n'était pas redressée, et les vibrations de leur queue, si remarquables dans cette espèce, semblaient faibles et languissantes. Il n'y avait encore que peu d'insectes, et je jugeais que l'affection qu'ils portaient à ce lieu avait dû, bien plus qu'aucun autre motif, déterminer leur prompt retour. A peine m'étais-je éloigné de quelques pas, que tous deux, en même temps, glissaient de leur branche pour entrer dans la caverne. Je n'y revins plus de tout le jour, et comme je ne les aperçus ni l'un ni l'autre aux environs, je supposai qu'ils devaient avoir passé la journée entière dans l'intérieur. Je conclus aussi qu'ils avaient gagné ce bienheureux port, soit de nuit, soit tout à fait à la pointe du jour. Des centaines d'observations m'ont prouvé, depuis, que cette espèce émigre toujours pendant la nuit.

Ne pensant plus qu'à mes petits pèlerins, le lendemain, de grand matin, j'étais à leur retraite, mais pas encore assez tôt pour les y surprendre. Longtemps avant d'arriver, mes oreilles furent agréablement sa-

luées par leurs cris joyeux, et je les vis qui traversaient les airs de côté et d'autre, donnant la chasse à quelques insectes, à ras de la surface de l'eau. Ils étaient pleins d'entrain, volaient fréquemment dans la caverne, en ressortaient et, se posant parfois à l'entrée sur un arbre favori, semblaient engagés dans l'entretien le plus intéressant. Le léger frémissement de leurs ailes, les battements de leur queue, leur crête redressée, leur air propre, tout indiquait que la fatigue était oubliée, et qu'ils étaient reposés et heureux. Quand je parus dans la grotte, le mâle se précipita violemment à l'entrée, fit claquer plusieurs fois son bec avec un bruit strident, accompagnant cette action d'une note prolongée et tremblante dont je ne tardai pas à deviner le sens. Puis il vola dans l'intérieur et en ressortit avec une rapidité incroyable : on eût dit le passage d'une ombre.

Plusieurs jours de suite, je revins à la caverne, et je vis avec plaisir qu'à mesure que ces visites se multipliaient, les oiseaux, de leur côté, devenaient plus familiers. Une semaine ne s'était pas écoulée, qu'eux et moi nous étions sur un pied d'intimité complète. On était alors au 10 avril ; il n'y avait plus de neige et le printemps se trouvait avancé pour la saison. Ailes-rouges et étourneaux commençaient à paraître. Je m'aperçus que les pewees se mettaient à travailler à leur vieux nid. Désireux d'examiner les choses par moi-même, et de jouir de la société de cet aimable couple, je me déterminai à passer auprès d'eux la plus grande partie de mes journées. Ma présence ne les alarmait plus du tout ; ils apportèrent de nouveaux matériaux pour garnir leur nid, et le rendirent

plus chaud en y ajoutant quelques moelleuses plumes d'oie qu'ils ramassaient le long de la crique. Leur chant alors, quand ils se rencontraient sur le bord du nid, se faisait remarquer par un petit gazouillement et des accents de joie que je n'ai jamais entendus dans aucune autre occasion : c'était, je m'imagine, la douce, la tendre expression du plaisir qu'ils se promettaient, et dont ils semblaient jouir par anticipation sur l'avenir.

Un jour, la femelle demeura très longtemps dans le nid ; puis tout à coup se haussa sur ses pieds, regarda de côté sous elle, et prit son essor haut dans les airs, en accomplissant des évolutions bien plus curieuses encore que toutes celles que j'avais observées. Examinant alors le nid, j'y aperçus le premier œuf, si blanc et d'une telle transparence (transparence qu'il perd, je crois, bientôt après être pondu), que cette vue me fit plus de plaisir que si j'eusse trouvé un diamant d'une égale grosseur. Ainsi, sous cette frêle enveloppe existait déjà la vie ; et dans quelques semaines, une créature faible, délicate et sans défense, mais parfaite en chacune de ses parties, allait briser la coquille et réclamer les plus doux soins et toute l'attention des parents qui n'existeraient que pour elle ! Cette pensée remplissait mon âme d'un suprême étonnement.

En six jours, six œufs furent pondus ; mais j'observai qu'à mesure que leur nombre augmentait, la femelle restait moins longtemps sur le nid. Le dernier fut déposé en quelques minutes. Il y avait une heure environ que la femelle avait quitté ce dernier œuf, lorsqu'elle revint, se mit sur son nid, et après

avoir, à plusieurs reprises, arrangé ses œufs sous sa plume, commença doucement à les couvrir.

Les jours passèrent l'un après l'autre. Je donnai des ordres formels pour que personne n'entrât dans la caverne, ni même en approchât, et pour qu'on ne détruisit aucun nid d'oiseaux sur la plantation. Chaque fois que j'allais voir mes pewees, j'en trouvais toujours un sur le nid ; tandis que l'autre était à chercher de la nourriture, ou bien, perché dans le voisinage, remplissait l'air de notes bruyantes. Quelquefois j'étendais ma main presque jusque sur l'oiseau qui couvait ; et ils étaient devenus si gentils tous les deux, ou plutôt si bien apprivoisés avec moi, que, quoique je les touchasse pour ainsi dire, ni l'un ni l'autre ne bougeait ; pourtant la femelle faisait mine parfois de s'enfoncer un peu dans son nid ; mais le mâle me becquetait les doigts. Un jour, il s'élança du nid, comme bien en colère, voltigea plusieurs fois autour de la caverne en poussant ses notes plaintives et gémissantes, puis il revint prendre son poste.

En ce même temps, un second nid de pewee était accroché contre les solives de mon moulin, et un autre sous un hangar dans ma cour aux bestiaux. Chaque couple, on n'en pouvait douter, avait marqué les limites de son propre domaine, et c'était bien rarement que l'un d'eux passait sur le territoire de son voisin. Ceux de la grotte cherchaient généralement leur nourriture, ou faisaient leurs évolutions si haut au-dessus du moulin, ou de la crique, que ceux du moulin ne les rencontraient jamais. Ceux de la cour se confinaient dans le verger, et ne troublaient pas davantage les autres. Cependant, quelquefois

j'entendais distinctement les cris de tous les trois retentir au même moment ; alors, l'idée me vint qu'ils sortaient originairement du même nid. Je ne sais si je me trompais à cet égard ; mais du moins j'ai pu m'assurer depuis que les jeunes pewees élevés dans la grotte étaient revenus, le printemps suivant, s'établir un peu plus haut, sur la crique et les dépendances de ma plantation.

Au troisième jour, les petits étaient éclos. Un seul œuf n'avait rien produit, et la femelle, deux jours après la naissance de sa couvée, le poussa résolument hors du nid. Je l'examinai et reconnus qu'il contenait un embryon d'oiseau en partie desséché, et dont les vertèbres adhéraient entièrement à la coquille, ce qui avait dû causer sa mort. Jamais je n'ai vu d'oiseaux témoigner autant de sollicitude pour leur famille. Ils rentraient si souvent au nid avec des insectes, qu'il me semblait que les petits croissaient à vue d'œil. Les parents ne me regardaient plus comme un ennemi, et venaient souvent se poser tout près de moi, comme si j'eusse été l'un des rochers de la caverne. Fréquemment je m'enhardissais jusqu'à prendre les jeunes dans ma main ; plusieurs fois même, j'ôtai du nid toute la famille, pour le nettoyer des débris de plumes qui les gênaient. Je leur attachai de petits cordons aux pattes, mais ils ne manquaient pas de s'en débarrasser avec leur bec ou l'assistance de leurs parents. J'en remis d'autres, jusqu'à ce qu'ils s'y fussent entièrement habitués ; et à la fin, quand arriva le moment où ils allaient quitter le nid, je fixai à la patte de chacun d'eux un léger fil d'argent, assez lâche pour ne pas les blesser, mais

cependant arrangé de façon qu'aucun de leurs mouvements ne pût le défaire.

Seize jours s'étaient écoulés, lorsque la couvée prit l'essor. Les vieux oiseaux, mettant le temps à profit, commencèrent aussitôt à préparer de nouveau le nid. Bientôt il reçut une deuxième ponte ; et au commencement d'août, une seconde couvée faisait son apparition.

Les jeunes se retiraient de préférence dans les bois, comme s'y sentant plus en sûreté que dans les champs. Mais avant leur départ, ils paraissaient convenablement forts, et n'oublièrent pas de faire de longues sorties en plein air, sur toute l'étendue de la crique et des campagnes environnantes. Le 8 octobre, il ne restait plus un seul pewee sur la plantation ; mes compagnons étaient tous partis pour leur grand voyage. Cependant, quelques semaines plus tard, j'en vis arriver du nord, et qui s'arrêtèrent un moment, comme pour se reposer ; puis, ils continuèrent aussi dans la direction du sud. A l'époque qui ramène ces oiseaux en Pensylvanie, j'eus la satisfaction de revoir ceux de l'année précédente, dans ma caverne et aux environs ; et là, toujours dans le même nid, deux nouvelles couvées s'élevèrent. Plus haut, à quelque distance sur la crique, je trouvai, sous un pont, d'autres nids de pewees, et plusieurs, dans les prairies adjacentes, étaient attachés à la partie intérieure de quelques hangars qu'on y avait construits pour serrer le foin. Ayant pris un certain nombre de ces oiseaux sur le nid, je reconnus avec plaisir deux de ceux qui portaient à la patte le petit fil d'argent.

Je fus, sur ces entrefaites, obligé de me rendre en

France où je demeurai deux ans. A mon retour, dans le commencement du mois d'août, je trouvai trois jeunes pewees dans la caverne ; mais ce n'était plus le nid que j'y avais laissé lors de mon départ. Il avait été arraché de la voûte, et le nouveau était fixé un peu au-dessus de la place qu'occupait l'ancien. Aussi longtemps que la charmante plantation m'appar-



LA CAVERNE.

tint, il y eut toujours un nid de pewee dans ma retraite ; mais quand je l'eus vendue, la caverne fut détruite, et l'on démolit les rochers majestueux des bords de la crique. Leurs débris servirent à élever un nouveau barrage dans le perkioming.

Ces pewees aiment si particulièrement à accrocher leurs nids contre la paroi des roches caverneuses, que le nom qui leur conviendrait le mieux serait celui

de gobe-mouches des rochers. Partout où ces sortes de rochers existent, j'ai vu ou entendu de ces oiseaux durant la saison des œufs. Je me rappelle qu'une fois, en Virginie, je voyageais avec un ami qui m'engagea à me détourner un peu de notre route pour visiter le fameux pont, ouvrage de la nature, que l'on remarque dans cet État. Mon compagnon, qui déjà plusieurs fois avait passé dessus, s'offrit à parier qu'il me conduirait jusqu'au beau milieu, sans même que je me fusse douté de son existence. On était au commencement d'avril, et d'après la description du lieu, telle que je l'avais vue dans les livres, j'étais certain qu'il devait être fréquenté par des pewees. Je tins la gageure, et nous voilà partis au trot de nos chevaux, moi désirant beaucoup me prouver, ici encore, qu'à force d'appliquer son esprit à un sujet, on peut finir tôt ou tard par le bien connaître. Je prêtais l'oreille aux chants des différents oiseaux ; enfin, j'eus la satisfaction de distinguer le cri du pewee. J'arrêtai mon cheval pour juger de la distance à laquelle l'oiseau pouvait être ; puis, après un moment de réflexion, je dis à mon ami que le pont n'était pas à plus de cent pas de nous, bien qu'il nous fût tout à fait impossible de l'apercevoir. Mon ami resta stupéfait : « Comment avez-vous pu le savoir ? me demanda-t-il ; car vous ne vous trompez pas. — Simplement, lui répondis-je, parce que j'ai entendu le chant du pewee, et que cela m'annonce que non loin il doit y avoir une caverne ou quelque crique aux roches profondes. » Nous avançâmes ; les pewees s'élevèrent en troupe de dessous le pont ; je le lui montrai du doigt et de cette manière gagnai mon pari.

Cette règle d'observation, je l'ai toujours reconnue à la preuve, pour être réciproquement vraie, comme on dit en arithmétique : qu'on me donne la nature d'un terrain quelconque, boisé ou découvert, haut ou bas, sec ou mouillé, en pente vers le nord ou vers le sud, et qu'on me dise quelle en est la végétation, grands arbres, essences spéciales ou simples broussailles ; d'après ces seules indications, je me fais fort de vous dire, presque à coup sûr, quelle est la nature de ses habitants.

Le vol de ce gobe-mouches est une succession de courtes saccades interrompues cependant par quelques mouvements plus soutenus. Lent, quand l'oiseau le prolonge à une certaine distance, il devient assez rapide lorsqu'il poursuit la proie. Parfois il monte perpendiculairement du lieu où il est perché pour attraper un insecte, puis revient se poser sur quelque branche sèche d'où il peut inspecter les environs. Il avale sa proie d'un seul morceau, à moins qu'elle ne se trouve trop grosse ; quelquefois il lui donne la chasse très longtemps, mais rarement sans l'atteindre. Quand il s'arrête sur la branche, c'est d'un air fier et résolu ; il se redresse à la manière des faucons, jette un regard autour de lui, se secoue les ailes en frémissant, et fouette de la queue qui se meut comme par un ressort. Sa crête touffue est généralement relevée, et son apparence propre, sinon élégante.

Le pewee a ses stations préférées et dont il s'écarte rarement : souvent il choisit le haut d'un pieu servant de clôture au bord de la route ; de là, il glisse dans toutes les directions, ensuite regagne son poste d'observation qu'il garde durant de longues heures,

au soir et au matin. Le coin du toit, dans la grange, lui convient également bien ; et si le temps est beau, on le verra perché sur la dernière petite branche sèche de quelque grand arbre. Pendant la chaleur du jour, il repose sous l'ombrage des bois ; en automne, il recherche la tige de la molène, et quelquefois l'angle aigu d'un rocher se projetant sur un ruisseau. De temps à autre, il descend par terre pour n'y rester qu'un moment ; c'est ce qu'il fait surtout en hiver, dans nos États du Sud, où il passe généralement cette saison ; ou bien encore au printemps, lorsqu'il est occupé à ramasser les matériaux dont se compose son nid.

J'ai trouvé ce gobe-mouches en hiver, dans les Florides, aussi vivant, aussi gai et chantant aussi bien qu'en aucun temps ; de même, dans la Louisiane et les Carolines, principalement sur les champs de coton. Cependant, à ma connaissance, il ne niche jamais au midi de Charleston, dans la Caroline du Sud, et par exception seulement dans les parties basses de cet État. Ceux qui s'en vont, quittent la Louisiane en février, pour y revenir en octobre. Durant l'hiver, ils se nourrissent, en attendant mieux, de baies de différentes sortes ; très adroits à découvrir les insectes empalés sur les épines par la pie-grièche de la Caroline, ils les dévorent avec avidité. Je trouvai quelques-uns de ces peewees sur les îles de la Madeleine, et les côtes du Labrador et de Terre-Neuve.

Le nid a quelque ressemblance avec celui de l'hirondelle de fenêtre : l'extérieur consiste en terre gâchée, au milieu de laquelle sont solidement enche-

vêtrées des herbes ou mousses de diverses espèces, déposées par couches régulières. Il est garni de radicules fibreuses, ou de petites hachures d'écorce de vigne, de laine, de crins, et parfois d'un peu de plume. Le plus grand diamètre, à l'entrée, est de cinq à six pouces, sur quatre à cinq de profondeur. Les deux oiseaux travaillent alternativement à apporter des pelotes de boue ou de terre humide mêlée avec de la mousse dont ils disposent la plus grande partie au dehors, et quelquefois tout l'extérieur semble en être entièrement formé. La construction est fortement attachée contre un mur, un rocher, les poutres d'une maison, etc. Dans les landes du Kentucky, j'ai vu des nids fixés à la paroi de ces trous singuliers qu'on appelle *sink-holes*, et qui s'enfoncent jusqu'à vingt pieds au-dessous de la surface du sol. J'ai remarqué que, lorsque les peewees reviennent au printemps, ils consolident leur ancienne habitation par des additions aux parties extérieures adhérentes au roc ; c'est pour l'empêcher de tomber, ce qui lui arrive cependant quelquefois, lorsqu'elle date de plusieurs années. On en a vu, dans l'État de Maine, prendre possession du nid de l'hirondelle républicaine. Ils pondent de quatre à six œufs, d'une forme ovale, et d'un blanc pur, avec quelques points rougeâtres près du gros bout.

Ces oiseaux roulent en petites pelotes les parties dures des ailes, des jambes et de l'abdomen des insectes, et les rejettent, ainsi que font les hiboux, les engoulevents et les hirondelles.



La nuit terrible.

LORS de mon retour du haut Mississipi, je me trouvai obligé de traverser une de ces vastes prairies qui varient agréablement l'aspect parfois monotone du paysage. Il faisait un temps superbe ; autour de moi tout était frais, souriant et épanoui, comme au sortir des mains du Créateur. Mon havre-sac, mon fusil et mon chien composaient tout mon bagage et toute ma compagnie. Quoique sans fatigue et bien équipé pour la marche, je ne me pressais cependant pas, attiré, tantôt par l'éclat d'une belle fleur, tantôt par les gambades de quelques faons autour de leur mère, charmants animaux qui paraissaient aussi éloignés de toute idée de danger que je l'étais moi-même !

Je continuai ainsi très longtemps ; je vis le soleil disparaître au-dessous de l'horizon, et je ne découvrais aucune apparence d'un pays boisé. De toute la journée, je n'avais aperçu rien qui ressemblât à figure humaine. L'espèce de sentier que je suivais n'était qu'une vieille trace d'Indiens ; et comme l'obscurité s'étendait rapidement sur la prairie, je commençais à désirer d'atteindre au moins un taillis, où je pusse me retirer et dormir. A mes côtés et sur ma tête voletaient déjà les hulottes, attirées par le bourdonnement des cerfs-volants dont elles font leur nourriture ; et dans le lointain, les hurlements des loups

me donnaient enfin l'espoir de toucher bientôt à la lisière de quelque bois.

En effet, je ne tardai pas à en apercevoir un devant moi, et immédiatement mon regard fut frappé par l'éclat d'une lumière vers laquelle je me dirigeai, dans la ferme persuasion qu'elle provenait d'un campement d'Indiens errants. Je m'étais trompé. A sa clarté, je pus me convaincre qu'elle brillait dans l'âtre d'une pauvre et chétive cabane, et qu'entre moi et le foyer passait et repassait une grande figure, qui paraissait tout occupée des soins de son misérable intérieur.

J'approchai, et me présentant à la porte, je vis une grande femme, déjà vieille, à laquelle je demandai si je ne pourrais pas obtenir, sous son toit, un abri pour la nuit. Elle me répondit oui ; mais sa voix refrognée et ses haillons jetés négligemment autour d'elle n'annonçaient rien de bon. J'entrai cependant, pris une sellette de bois et m'assis tranquillement au coin du feu. Tout d'abord mon attention se porte sur un jeune Indien robuste et bien fait qui se tenait silencieusement, les coudes sur les genoux et la tête appuyée entre les mains. Au près de lui un arc de fortes dimensions reposait contre les poutres grossières de la cabane, et à ses pieds étaient quantité de flèches et deux ou trois peaux de raton. Il ne faisait pas un mouvement et paraissait même ne pas respirer. Accoutumé à la manière d'être des Indiens, et sachant que la présence d'un étranger civilisé n'a pas le privilège de beaucoup exciter leur curiosité (circonstance qui, dans nombre de pays, est considérée comme une preuve de l'apathie de leur caractère), je lui adressai la parole en français, car c'est une langue

assez fréquemment connue, du moins par lambeaux, parmi le peuple de ces contrées. Il releva la tête, pointa son doigt vers l'un de ses yeux, tandis que l'autre m'adressait un regard auquel je ne pouvais me méprendre. Sa figure était couverte de sang ; voici ce qui était arrivé : une heure auparavant, comme il s'apprêtait à décocher une flèche contre un raton à la cime d'un arbre, le trait, glissant sur la corde et partant en arrière, était entré avec une telle violence dans son œil droit, que du coup il l'avait perdu pour toujours.

J'avais faim ; je m'informai de ce que l'on pourrait me donner. Quant à un lit, rien de semblable n'existait dans toute la hutte ; en revanche, de larges peaux d'ours non tannées et des cuirs de buffle étaient empilés dans un coin. Je tirai une belle montre de mon gousset, en disant à la bonne femme qu'il se faisait tard et que j'étais fatigué. La vue de ce bijou, dont la richesse ne lui avait point échappé, sembla produire sur son esprit un effet vraiment électrique. Elle s'empressa de me répondre qu'il y avait abondance de venaison et un morceau de buffle fumé, et que si je voulais écarter les cendres, j'y trouverais un gâteau. Mais ma montre avait vivement frappé son imagination, et il fallut satisfaire sa curiosité en la lui montrant tout de suite. Je tirai la chaîne d'or qui la retenait à mon cou et la lui présentai. Elle resta devant en extase, admira sa beauté, me demanda ce qu'elle me coûtait et passa la chaîne autour de son énorme cou, en s'écriant que la possession d'un pareil trésor la rendrait bien heureuse. Sans aucun soupçon et me regardant comme parfaitement en

sûreté dans ce lieu, quelque retiré qu'il fût, j'avais fait peu d'attention à ses paroles et à ses mouvements. Je partageai tranquillement, avec mon chien,



LES POUTRES GROSSIÈRES DE LA CABANE. (P. 19.)

un bon souper de venaison, et ne fus pas longtemps sans avoir satisfait aux exigences de mon appétit.

Cependant l'Indien s'était levé de son siège, comme si sa souffrance eût redoublé ; il passa et repassa

devant moi, à plusieurs reprises, et une fois me pinça si fort au côté, que j'eus peine à retenir un cri de douleur et de colère. Je le regardai ; son œil rencontra le mien, mais son regard m'imposa silence d'un air si dominateur, que j'en ressentis le frisson dans tous mes os. Il se rassit, tira d'un étui crasseux son grand couteau, en examina le fil, comme je ferais de celui d'un rasoir que je soupçonnerais d'être émoussé ; puis il le remit dans l'étui, prit derrière lui son tomahawk et en remplit la pipe de tabac, tout en continuant à me lancer des regards significatifs, chaque fois que notre hôtesse nous tournait le dos.

Jamais, jusqu'à ce moment, mes sens ne s'étaient éveillés à l'idée d'un danger pareil à celui dont je soupçonnai maintenant la présence. Je rendis à mon compagnon regard pour regard, et restai bien convaincu que, quels que fussent les ennemis qui me menaçaient, lui du moins ne serait pas du nombre.

Je redemandai ma montre à la vieille femme, la remontai et, sous prétexte de regarder quel temps il pourrait faire le lendemain matin, je pris mon fusil et sortis de la cabane. Je glissai une balle dans chaque canon, donnai un coup à mes pierres pour les mettre en état, renouvelai mes amorces, puis je rentrai en disant que le temps me semblait avoir belle apparence. Alors je pris quelques peaux d'ours et m'en fis un tapis sur lequel je me couchai, ayant eu soin d'appeler à mes côtés mon chien fidèle et de placer mon fusil sous ma main. Quelques minutes après, je paraissais plongé dans un profond sommeil.

Il ne s'était écoulé que très peu de temps, lorsque le bruit de plusieurs voix se fit entendre, et, du coin

de l'œil, je vis entrer deux grands gaillards taillés en hercules et portant suspendu à une perche un daim qu'ils avaient tué. Ils déposèrent leur fardeau et se firent apporter du whisky, dont ils se versèrent de copieuses rasades. M'ayant aperçu ainsi que l'Indien blessé, ils demandèrent ce que faisait là cette canaille, parlant de l'Indien, qu'ils savaient ne pas comprendre un mot d'anglais. La mère, car la vieille femme était leur mère, leur commanda de parler plus bas, leur dit, en me montrant, qu'il y avait une montre, et les tirant à l'écart, engagea avec eux une conversation dont il ne m'était pas difficile de deviner le but. J'avertis doucement mon chien en lui donnant une petite tape ; il remua la queue, et je vis, avec un exprimable plaisir, ses beaux yeux noirs se fixant alternativement sur moi et sur le ténébreux trio du coin. J'en étais certain, il avait compris mon danger. L'Indien échangea avec moi un dernier coup d'œil.

Les deux garnements s'en étaient tellement donné à boire et à manger, que je les regardais déjà comme hors de combat ; et les fréquentes visites des sales lèvres de la mégère à la bouteille de whisky devaient bientôt, sans doute, la réduire au même état. Qu'on juge de ma stupeur, quand je vis ce démon incarné se saisir d'un grand couteau de cuisine et s'en aller droit à la meule pour l'aiguiser ! Je la vis verser de l'eau sur la machine en mouvement, et s'acquitter avec tout le soin et les précautions voulues de sa dangereuse opération. Une sueur froide m'inondait tout le corps, malgré ma ferme résolution de me défendre jusqu'à l'extrémité. Son travail fini, elle se dirigea vers ses fils, qui chancelaient sur leurs jambes. —

« Voici, leur dit-elle, pour lui faire promptement son affaire ; allons ! mes garçons, expédiez-moi ça... et vite à la montre ! »

Je me retournai, armai tout doucement mon fusil, d'un léger coup fis signe à mon chien, et me tins prêt à m'élançer et à brûler la cervelle au premier qui essaierait d'attenter à ma vie. Déjà je touchais à l'instant fatal, et cette nuit eût peut-être été ma dernière en ce monde ; mais la Providence veillait. C'en était fait : l'inférieure sorcière s'avançait en silence, pas à pas, pour prendre son temps et mieux me frapper, pendant que ses fils seraient engagés avec l'Indien ; plusieurs fois je fus sur le point de bondir et de l'étendre sur le carreau..... mais une autre punition l'attendait. Tout à coup la porte s'ouvre, et je vois entrer deux hommes vigoureux armés chacun d'une carabine. D'un saut je suis sur pied, en leur criant qu'il était grand temps qu'ils arrivassent. Leur raconter tout fut l'affaire d'un instant. D'abord on s'assura des deux ivrognes ; puis la femme, en dépit de sa résistance et de ses vociférations, subit le même sort. L'Indien ne se contenait plus et dansait de joie. Il nous donna à entendre que la douleur l'ayant empêché de dormir, il n'avait cessé d'avoir l'œil sur nous. On peut croire que nous ne songeâmes guère au sommeil ; nous passâmes le reste de la nuit à causer ; et les deux étrangers me racontèrent une aventure où ils s'étaient eux-mêmes trouvés dans une semblable situation. Enfin parut l'aurore brillante et vermeille, amenant l'heure du châtement pour nos prisonniers.

Maintenant, ils étaient tout à fait de sens rassis ;

on leur délia les pieds, mais les bras restèrent toujours attachés ; nous les poussâmes dans le milieu des bois, et les ayant soumis au traitement que les *régulateurs* (1) font subir à de pareils coupables, nous mimés le feu à la cabane et donnâmes toutes les peaux ainsi que le mobilier au jeune guerrier indien. Cette exécution finie, nous nous dirigeâmes, le cœur léger, vers les défrichements.

Durant l'espace de vingt-cinq années environ, alors que mes courses vagabondes me conduisaient dans toutes les parties de nos États, c'est la seule fois que ma vie ait été menacée par mes semblables. Au fait, les voyageurs courent si peu de danger dans toute l'étendue de l'Union, qu'il suffit d'y avoir vécu, pour que la pensée même n'en vienne pas à l'esprit pendant la route, et vraiment je ne puis me rendre compte de mon aventure qu'en supposant que les habitants de la cabane n'étaient pas des Américains.

Croiriez-vous, ami lecteur, qu'à quelques milles seulement du lieu où cela m'arriva et où, il n'y a pas plus de quinze ans, on ne trouvait pas une seule habitation d'homme civilisé, et à peine quelques

1. Ce châtement consiste, suivant la gravité des circonstances, dans l'injonction de quitter la contrée, avec défense de s'approcher jamais d'aucune habitation ; dans une punition corporelle infligée sur le lieu même, et s'il s'agit de récidive de vol ou bien de meurtre, dans la peine de mort. Quelquefois, pour les cas désespérés, après que la tête a été séparée du tronc, on la fiche sur un pieu pour servir d'exemple aux autres.

Quant aux juges, ou *régulateurs*, on désigne ainsi dans les parties éloignées de l'Union, sur les frontières, d'honnêtes citoyens choisis parmi les plus respectables du district et qui, appelés de suite à siéger dès qu'un outrage à la société, ou un crime a été commis, sont revêtus des pouvoirs nécessaires pour punir les coupables et maintenir l'ordre, là où le cours régulier de la justice manquerait son but.

bicoques du genre de celle où je faillis passer un si mauvais quart d'heure, de larges routes sont maintenant ouvertes, la culture a converti les bois en champs fertiles, des auberges ont été construites, et que l'on peut s'y procurer en grande partie ce que, nous Américains, nous appelons le *confort* de la vie ? C'est ainsi que tout marche dans notre riche, dans notre libre patrie !



La débâcle des glaces.



QN remontant un jour le Mississipi, au-dessus de sa jonction avec l'Ohio, je trouvai la navigation interrompue par les glaces. Cela me contrariait beaucoup ; mais je n'avais d'autre parti à prendre que de charger mon pilote, qui était un français du Canada, de nous conduire en un lieu convenable pour établir nos quartiers d'hiver. C'est ce qu'il fit, en nous choisissant un endroit où le fleuve décrivait une grande courbe appelée Tawapatee-Bottom. Les eaux étaient extraordinairement basses, le thermomètre indiquait un froid excessif, la neige enveloppait la terre, des nuages obscurcissaient les cieux ; et comme toutes les apparences nous interdisaient pour le moment l'espoir de continuer notre voyage, nous nous mîmes tranquillement à l'œuvre. Notre grand bateau à quille fut amarré

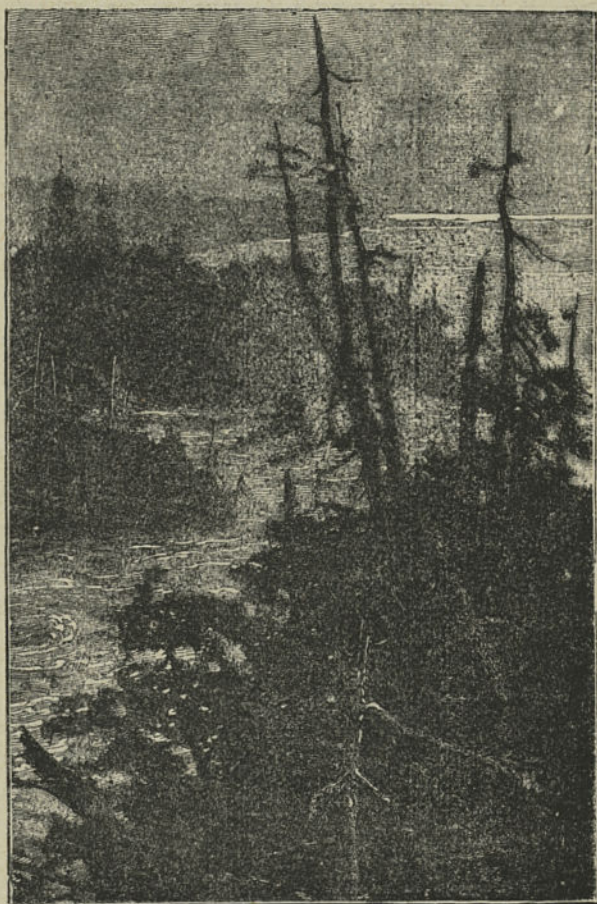
tout près du bord, et la cargaison ayant été mise en sûreté dans les bois, nous fîmes sur l'eau un abatis de gros troncs, que nous disposâmes autour de notre embarcation de manière à la garantir de la pression des masses de glaces flottantes. En moins de deux jours, nos provisions, notre bagage et nos munitions étaient déposés en tas, sous l'un des arbres de la forêt ; nous étendîmes nos voiles par-dessus, et un véritable camp s'éleva dans la solitude.

Mais comme tout semblait sombre et menaçant ! Si nous n'avions eu en perspective le plaisir que promettait à notre esprit la contemplation de cette nature pourtant si sauvage, il aurait bien fallu nous résigner à passer le temps dans le triste état où sont réduits les ours durant leur hibernation. Toutefois nous ne tardâmes pas à trouver de l'occupation et des ressources ; les bois étaient remplis de gibier : daims, rats, dindons et opossums venaient rôder jusqu'aux alentours de notre camp ; tandis que, sur la glace qui maintenant joignait les deux rives du vaste fleuve, s'étaient installées des troupes de cygnes, objet de convoitise pour les loups affamés dont nous prenions plaisir à les voir déjouer l'attaque désespérée. C'était un spectacle curieux d'observer ces blancs oiseaux, tous accroupis sur la glace, mais attentifs à chaque mouvement de leurs insidieux ennemis. Que l'un de ces derniers se hasardât à approcher, même à cent mètres, aussitôt, poussant leur cri d'alarme qui retentissait comme le son de la trompette, les cygnes étaient debout, étendaient leurs larges ailes, faisaient, en courant, quelques pas sous lesquels résonnait la glace, avec un bruit semblable au rou-

lement du tonnerre à travers les bois ; et enfin ils s'envolaient d'un air de triomphe, laissant les loups tout mortifiés et contraints d'imaginer d'autres ruses, pour satisfaire leur appétit.

Les nuits étaient extrêmement froides, aussi faisons-nous continuellement un bon feu, pour lequel le bois ne nous manquait pas : frênes et noyers tombèrent sous notre hache, et nous les débitâmes en bûches d'une grosseur convenable, pour les rouler en un gros tas au sommet duquel, à l'aide de menues broussailles, le feu fut allumé. Nous pouvions être une quinzaine, les uns chasseurs, ceux-ci trappeurs, mais tous plus ou moins habitués à la vie des bois ; et lorsqu'au soir nous étions revenus de nos diverses expéditions, et rangés autour de ce brasier flamboyant qui illuminait la forêt, je vous assure que, pour un pinceau hardi, nous offrions le sujet d'un tableau à grand effet. Sur un espace de trente mètres ou plus, la neige avait été refoulée et empilée de façon à former un mur circulaire qui nous défendait de la bise. Autour de nous notre batterie de cuisine se déployait avec un certain appareil, et huit jours ne s'étaient pas écoulés que venaison de toute sorte, dindons et ratons, pendaient aux branches à profusion. Du poisson aussi, et d'une excellente qualité, figurait avec honneur sur notre table ; nous nous l'étions procuré en faisant des trous à la glace des lacs. De plus, ayant remarqué qu'à la nuit les opossums sortaient de leurs retraites sur les bords de la rivière, pour y rentrer au matin, nous apprîmes ainsi à connaître leurs passages et à leur tendre des pièges où plus d'un se prit.

Cependant, au bout de quinze jours, le pain manqua, et deux de nos camarades furent dépêchés, pour tâcher de nous en procurer, vers un village situé



A TRAVERS LES BOIS. (P. 28.)

sur la rive occidentale du Mississippi. A la rigueur, nous eussions pu le remplacer par du blanc de dindon ; mais du pain est toujours du pain, et l'homme

civilisé se passerait de tout autre aliment plutôt que de celui-là. L'expédition quitta le camp avec l'aurore. L'un de nos envoyés faisait grand bruit de sa connaissance des bois, l'autre suivait et ne disait rien. Ils marchèrent toute la journée et revinrent le lendemain matin, les paniers vides. Une seconde tentative fut plus heureuse : ils nous rapportèrent, sur un traîneau, un baril de farine et des pommes de terre. Quelque temps après arrivèrent plusieurs Indiens, et l'étude de leurs manières et de leurs mœurs fut pour nous une utile et bien agréable distraction.

Nous étions là depuis six semaines ; les eaux avaient toujours été en baissant, et couché sur le flanc, notre bateau était resté complètement à sec. Sur les deux rives du fleuve, les glaçons amoncelés formaient de véritables murailles. Chaque jour, notre pilote venait voir quel était l'état des choses, et s'assurer par lui-même s'il n'y avait pas d'apparence de changement. Une nuit nous dormions tous d'un profond sommeil, sauf lui, qui se leva subitement en criant de toutes ses forces : « La débâcle, la débâcle ! au bateau ! garçons, prenez vos haches ; et vite, ou tout est perdu ! » Réveillés en sursaut et nous précipitant, comme si nous eussions été attaqués par une bande de sauvages, nous courûmes pêle-mêle au rivage. En effet, la glace se rompait avec un fracas semblable aux détonations d'une pesante artillerie ; et comme les eaux s'étaient soudainement gonflées, par suite du débordement de l'Ohio, les deux fleuves se heurtaient l'un l'autre avec fureur. Des masses congelées se détachant par larges fragments se levaient un moment, presque droites, pour retomber avec un

bruit épouvantable, comme fait la baleine blessée, lorsque, dans l'agonie de la douleur, elle se dresse un instant, puissante et terrible, et bientôt après plonge au milieu des ondes écumantes. Nous étions extrêmement étonnés de voir que le temps qui, la veille au soir, était calme et à la gelée, venait de tourner au vent et à la pluie. L'eau ruisselait par toutes les fissures de la glace ; c'était un spectacle à faire perdre courage. Quand le jour vint l'éclairer, il nous parut encore plus redoutable et plus étrange. Toute la masse des eaux était dans une agitation violente ; la glace qui la recouvrait naguère flottait à la surface par petits fragments ; et bien qu'entre chacun d'eux il y eût à peine l'espace d'un pied, l'homme le plus téméraire n'eût osé s'aventurer à y faire un pas.

Notre bateau était dans un danger imminent. Les arbres qu'on avait placés autour pour l'abriter, avaient été coupés ou broyés, et leurs débris battaient le frêle esquif ; impossible de le remuer. Alors notre pilote nous employa tous à ramasser de grosses brassées de roseaux qu'on laissait tomber le long de ses flancs. Et fort heureusement, avant qu'ils fussent anéantis par le choc, l'embarcation se retrouva à flot et put se mettre en mouvement, soutenue sur ces sortes de bouées. Désormais plus tranquilles, nous promenions nos regards sur cette scène grandiose, lorsqu'un horrible craquement se fit entendre, paraissant venir d'environ un mille plus bas, et tout à coup l'immense digue que formait la glace céda ; le courant du Mississippi s'était fait passage en refoulant l'Ohio, et en moins de quatre heures la débâcle était complète.

Durant ce même hiver, la glace fut si épaisse, qu'en

face de Saint-Louis les chevaux et les lourdes charrettes purent traverser le Mississipi. Nombre de bateaux avaient été retenus prisonniers comme le nôtre, de sorte que les provisions et autres articles de nécessité devinrent extrêmement rares et se vendaient à un très haut prix.

Un accident heureusement réparé.

LES aventures qui se rencontrent dans la vie d'un amateur de la Nature ne sont pas toutes du genre agréable ; pour vous en donner une preuve, cher lecteur, permettez-moi de vous présenter l'extrait suivant d'un de mes journaux de voyage.

Un jour, c'était sur la côte du haut Canada, ma bourse me fut volée par un individu qui s'imaginait sans doute que l'argent était de trop dans la poche d'un naturaliste. Je ne m'attendais pas du tout à cette aventure ; et l'affaire fut conduite aussi dextrement que si elle eût été conçue et exécutée par le prince des prestidigitateurs. Me lamenter, quand la chose était faite, c'eût été certes peu digne d'un homme ; je recommandai donc à mon compagnon d'avoir bon courage, car j'espérais bien que la Providence aurait quelque expédient en réserve pour nous tirer d'embarras. Nous étions à quinze cents milles de chez

nous ; et ce qui nous restait, entre nous deux, d'argent comptant, se montait à la somme de sept dollars et demi. Heureusement notre passage sur le lac avait été payé. Nous nous embarquâmes et atteignîmes bientôt l'entrée du havre de *Presqu'île*, mais sans pouvoir franchir la barre à cause d'un violent coup de vent qui nous surprit comme nous en approchions. On jeta l'ancre, et nous restâmes à bord toute la nuit, livrés par moments à de très pénibles réflexions, et nous reprochant d'avoir fait si peu d'attention à notre argent. Combien de temps serions-nous demeurés là ? C'est ce que je ne puis dire, si la Providence, en laquelle je n'ai cessé de me confier, ne fût venue à notre secours. Par des moyens dont je ne puis nullement me rendre compte, le capitaine Judd, de la marine des États-Unis, nous envoya une embarcation avec six hommes pour nous délivrer. C'était le 29 août 1824. Jamais je n'oublierai cette matinée ; mes dessins furent placés dans le bateau avec grand soin, puis nous y descendîmes nous-mêmes, et nous nous y assîmes aux places qu'on nous indiquait poliment. Nos braves rameurs poussèrent en avant, et chaque minute nous rapprochait du rivage américain. Enfin, je sautai à terre avec un tressaillement de joie ; mes dessins furent débarqués sans accident, et, à vrai dire, en ce moment, je ne me souciais guère d'autre chose. Je cherchai vainement l'officier de notre vaisseau, et donnai un de nos dollars aux hommes de l'équipage, pour boire *à la liberté des eaux* ; après quoi, nous nous occupâmes de trouver une humble auberge où nous pussions avoir du pain et du lait, et réfléchir sur ce qui nous restait à faire.

Notre plan fut bientôt arrêté : continuer notre voyage était décidément le meilleur parti. Nous avions un bagage assez lourd, et nous louâmes une charrette pour le transporter à Meadville, moyennant cinq dollars que nous offrîmes et qui furent acceptés. Nous partîmes ; le pays que nous traversions semblait devoir fournir ample matière à nos observations, mais il plut toute la journée. Au soir, nous fîmes halte à une petite maison qui appartenait au père de notre conducteur. C'était la nuit du dimanche, les bonnes gens n'étaient pas encore revenus du temple situé à une certaine distance ; et nous ne trouvâmes au logis que la grand'mère de notre automédon, brave femme, d'une mine accorte et prévenante, et qui se donnait autant de mouvement que l'âge pouvait le lui permettre. Elle alluma un bon feu pour sécher nos habits, et mit sur la table assez de pain et de lait pour en rassasier plusieurs autres avec nous.

Les cahots de la charrette nous avaient fatigués ; nous demandâmes à nous reposer, et l'on nous conduisit à une chambre où il y avait plusieurs lits. En souhaitant le bonsoir à notre hôtesse, je lui dis que le lendemain je lui ferais son portrait, pour qu'elle le donnât à ses enfants ; et quelques minutes après, mon camarade et moi nous étions couchés et plongés dans un profond sommeil.

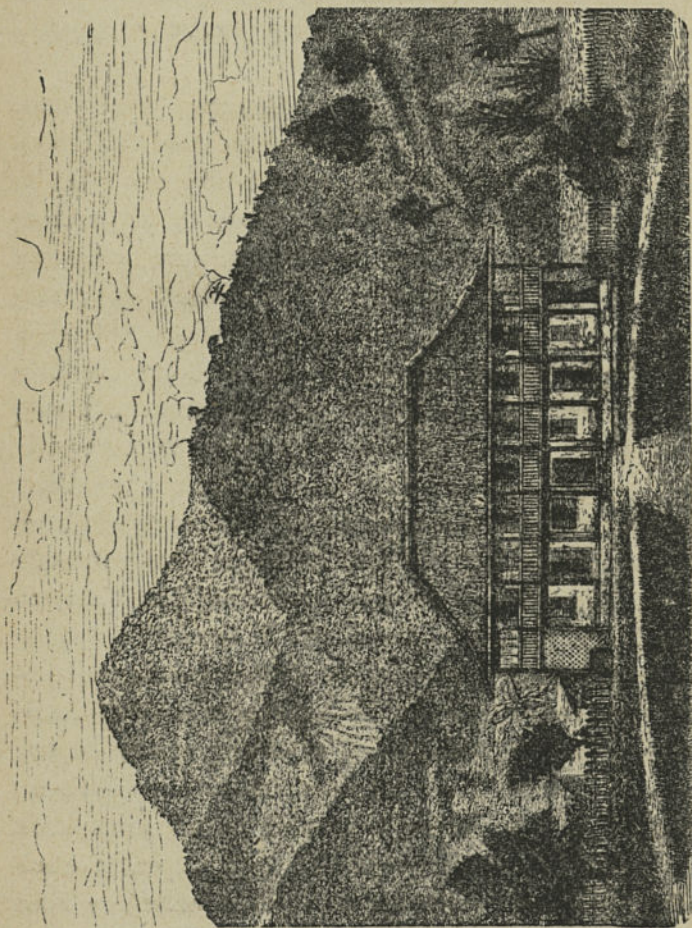
Dès que l'aurore parut, nous rejoignîmes la famille, qui nous accueillit cordialement, et je n'eus pas plus tôt parlé de portrait, que les trois filles de l'hôtesse disparurent pour revenir au bout de quelques secondes parées de leurs plus beaux atours. Toutes voulaient avoir aussi leur portrait. L'instant d'après, le noir

crayon était à l'œuvre, à leur grande joie ; et comme les fumées du déjeuner qu'on préparait pendant ce temps venaient flatter mon odorat, je travaillai avec un redoublement d'ardeur. Les croquis se trouvèrent bientôt finis, et plus promptement encore le déjeuner fut expédié ; ensuite je jouai quelques airs sur mon flageolet, pendant que notre guide attelait les chevaux, et vers dix heures nous nous remettions en route pour Meadville. Bonne et hospitalière famille de Maxon-Randell, je ne vous oublierai jamais ! Mon compagnon était tout aussi enchanté que moi ; le temps s'était remis au beau, et nous jouissions de notre voyage avec cette complète et heureuse insouciance qui convient le mieux à notre caractère. Le pays se montrait alors couvert de bois de charpente et d'arbres verts ; les pins et les magnoliers étaient chargés de fruits brillants, et les sapins du Canada projetaient sur la terre une ombre qui eût très bien fait pour le fond d'un tableau. La seule chose qui frappât désagréablement les regards, c'était le retard des récoltes. Cependant l'herbe attendait une seconde coupe ; mais les pêches étaient encore toutes petites et toutes vertes, et en passant devant les différentes fermes, c'est à peine si nous voyions çà et là quelques personnes occupées à moissonner les avoines. Enfin, nous arrivâmes en vue de la *Crique aux Français*, et bientôt après à Meadville. Une fois là, nous payâmes les cinq dollars promis à notre conducteur, qui immédiatement tourna bride, appliqua un vigoureux coup de fouet à ses chevaux, et partit en nous disant adieu.

Il ne nous restait plus alors qu'un dollar et demi ;

nous n'avions pas de temps à perdre. Nous nous remîmes, personnes et bagages, à la garde de M. Smith, aubergiste, à *la halte des voyageurs*, et sans tarder, commençâmes notre tournée d'inspection à travers le petit village qui allait être mis à contribution pour nos besoins ultérieurs. L'apparence nous en parut assez triste. Mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais su ce que c'était que de désespérer. N'est-ce pas Dieu, en effet, qui m'a soutenu, pendant tout le cours de ces voyages que je n'ai entrepris que pour lui rendre témoignage, en admirant ses grandes, ses magnifiques œuvres ? J'avais ouvert la boîte qui contenait mes dessins ; et mettant mon portefeuille sous mon bras, ainsi que de bonnes lettres de recommandation dans ma poche, j'enfilai la principale rue, regardant à droite et à gauche, examinant les différentes *têtes* que je rencontrais ; tant et si bien, qu'enfin mes yeux se fixèrent, dans une boutique, sur une honnête figure de gentleman qui me fit l'effet d'avoir envie de son portrait. Je lui demandai la permission de me reposer, ce qu'il m'accorda ; et comme je restais là, ayant soin de ne pas ajouter un mot, il s'informa de ce que je portais ainsi « *dans ce portefeuille* ». Que ces trois mots sonnèrent délicieusement à mes oreilles ! Sans les faire répéter, j'étais mes cartons devant lui. C'était un Hollandais ; il loua beaucoup l'exécution de mes oiseaux et de mes fleurs ; je lui montrai le croquis du meilleur ami que j'aie maintenant en ce monde, et lui demandai s'il ne désirerait pas le sien dans le même style. Je ne puis pas dire qu'il me répondit affirmativement ; mais du moins il m'assura qu'il allait s'employer de son mieux

pour me faire avoir des pratiques. Je le remerciai, vous pouvez le croire, cher lecteur ; on convint du lendemain matin, pour les séances, et je rentrai à la



A LA HALTE DES VOYAGEURS.

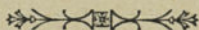
halte des voyageurs, avec l'espoir que le lendemain matin pourrait en effet m'être propice. Le souper était prêt. En Amérique, il n'y a généralement

qu'une sorte de table d'hôte, à laquelle il fallut bien nous asseoir ; cependant tout le monde m'avait pris pour un missionnaire, à causé de mes longs cheveux que je portais alors flottants sur mes épaules, et l'on me pria de dire les grâces, ce dont je m'acquittai d'un cœur fervent.

Le lendemain matin, je commençai, avec mon camarade, par visiter le bocage et les bois des environs, puis je revins déjeuner et me dirigeai vers le magasin, où, malgré mon ardent désir de me mettre à l'ouvrage, dix heures sonnaient, que personne n'était encore prêt à poser. En attendant, cher lecteur, je veux vous décrire l'atelier de l'artiste. Voyez-moi montant un escalier vermoulu qui, d'une arrièreboutique, conduisait dans un vaste grenier, au-dessus du magasin et du bureau, et là, regardant de tous côtés pour voir comment je parviendrais à modérer la lumière qui m'offusquait à travers quatre fenêtres situées l'une en face de l'autre à angle droit ; suivez-moi fouillant chaque recoin et trouvant dans l'un une chatte avec ses petits parmi un tas de chiffons attendant le moulin à papier ; ajoutez deux barriques remplies d'avoine, des débris de joujoux hollandais épars sur le plancher, un grand tambour et un basson gisant d'un autre côté, des bonnets de fourrure pendus à la muraille ; vers le centre, le lit portatif du commis, se balançant comme un hamac ; enfin quelques rouleaux de cuir pour faire des semelles, et vous aurez le tableau complet. J'embrassai le tout d'un coup d'œil, et fermant avec des couvertures les croisées qui étaient de trop, j'obtins bientôt un *vrai jour* de peintre.

Un jeune gentleman prit place pour faire l'essai de mon talent. J'eus promptement expédié son physique, dont il fut satisfait. Le marchand, à son tour, se mit sur la chaise, et j'eus également le bonheur de le contenter. Bientôt le grenier fut assiégé par tous les gros bonnets du village : les uns riaient, d'autres exprimaient leur étonnement ; mais mon travail avançait, nonobstant les observations et les critiques. Après la séance, mon Hollandais m'invita à passer la soirée avec lui ; j'acceptai et me donnai le plaisir de le régaler, par-dessus le marché, de quelques airs de flûte et de violon. Enfin, je revins trouver mon compagnon, le cœur tout joyeux ; et vous pouvez juger combien ma satisfaction s'accrut, lorsque j'appris que, de son côté, il avait fait deux portraits. Après avoir écrit quelques pages de notre journal, nous songeâmes à prendre du repos.

Le jour suivant se passa de la même manière. Il m'était doux, je l'avoue, de songer que, sous mon habit gris, mes petits moyens n'en avaient pas moins fait leur chemin ; j'aimais à reconnaître que l'industrie et un mérite modeste sont pour le moins aussi utiles qu'un talent de premier ordre, quand on ne sait pas s'aider soi-même. Nous quittâmes Meadville à pied ; une voiture portait en avant notre bagage. Nos cœurs étaient légers, nos poches pleines, et en deux jours nous atteignîmes Pittsburg, aussi heureux qu'il nous était possible de l'être.



Un bûcheron égaré dans sa forêt.

UN bûcheron qui demeurait sur la rivière Saint-Jean, dans la Floride orientale, quitta un jour sa cabane et, la hache sur l'épaule, se dirigea vers les marais où, quelque temps auparavant, il avait fait l'apprentissage de son rude métier, travaillant à abattre et équarrir ces géants des forêts qui nous fournissent le bois le plus estimé pour la marine et beaucoup d'autres constructions.

Dans la saison la plus propice à ce genre de travaux, d'épais brouillards couvrent assez fréquemment la terre et empêchent de voir, dans aucune direction, à plus de trente ou quarante pas devant soi. D'un autre côté, les bois offrent si peu de variété, que chaque arbre semble n'y être que la répétition de tous les autres ; et l'herbe, quand elle n'a pas été brûlée, est si haute, qu'un homme d'une taille ordinaire ne peut regarder par-dessus, alors pourtant qu'il lui est si nécessaire de n'avancer qu'avec la plus grande précaution, de peur que, sans s'en apercevoir, il ne dévie de la trace peu marquée qu'il suit. Pour surcroît de difficulté, souvent plusieurs traces se rencontrent, et dans ce cas, à moins qu'on ne connaisse parfaitement les environs, on n'a rien de mieux à faire que de se coucher là et d'attendre que le brouillard soit dissipé. Dans de telles circonstan-

ces, quelque exercé qu'on soit à la vie des bois, on court risque de s'égarer pour plus ou moins de temps ; je me suis ainsi égaré une fois que, m'étant imprudemment aventuré à la poursuite d'un animal blessé, je m'étais laissé entraîner à quelques pas seulement d'un de ces étroits sentiers.

Notre bûcheron, après s'être fatigué, pendant plusieurs heures, à chercher et à courir, commença enfin à se douter qu'il devait avoir fait beaucoup plus de chemin qu'il n'y en avait de sa cabane au marais. Le brouillard s'était dissipé, et il s'aperçut avec frayeur que le soleil touchait à son méridien, et qu'il ne reconnaissait aucun des objets qui l'environnaient.

Jeune, vigoureux et actif, il s'imagina qu'il avait marché trop vite et dépassé son but. En conséquence, il fit volte-face, tournant le dos au soleil, et prit une autre direction. Mais le temps se passa, et le soleil avançait dans sa carrière ; peu à peu il le vit descendre dans l'ouest, et, autour de lui, tout restait comme enveloppé d'un redoutable mystère. Les gros arbres, au vert feuillage, étendaient au-dessus de sa tête leurs bras de géants ; les hautes herbes l'enserraient de tous côtés, et, dans son chemin, pas un seul être vivant. Tout était morne et silencieux ; la scène semblait un de ces sombres et effrayants songes de la terre d'oubli ; il errait comme un fantôme, abandonné dans le pays des ombres, et sans une seule personne de son espèce à qui parler !

La position d'un homme perdu au milieu des bois est l'une des plus critiques qu'on puisse imaginer ; il faut l'avoir éprouvé par soi-même ! Chaque objet qui se présente, on croit d'abord le reconnaître ; mais

plus l'esprit fait effort et se tourmente pour découvrir quelque chose et tâcher de sortir d'embarras, plus la tête se trouble et l'on s'enfonce dans son erreur. Tel était l'état du bûcheron ! Le soleil, sur le point de se coucher, avait un aspect menaçant et descendait sous l'horizon dans sa pleine rondeur, présage d'une journée brûlante pour le lendemain ; des myriades d'insectes, tout joyeux de son départ, remplissaient l'air du bourdonnement de leurs ailes ; les grenouilles, en coassant, mettaient la tête hors de la mare bourbeuse où jusque-là elles s'étaient tenues cachées ; l'écureuil regagnait son trou, la corneille son juchoir ; et là-haut, dans les airs, la voix dure et criarde du héron annonçait qu'il dirigeait son vol vers l'intérieur de quelque marais lointain. C'était l'heure où les bois commencent à retentir des cris aigus du hibou, et la brise à se charger d'une rosée froide et pesante. Hélas ! point de lune, avec sa lumière argentée, pour éclairer cette sombre scène. Le malheureux, à bout de forces, se laissa tomber sur la terre humide. La prière est toujours la consolation de l'homme, en quelque crise, en quelque danger qu'il se trouve ; le pauvre bûcheron adressa la sienne pleine de ferveur à Dieu, lui demandant pour sa famille une nuit moins triste que celle qui lui était réservée à lui-même ; puis, avec une fiévreuse anxiété, il attendit que le jour reparût.

Vous pouvez vous figurer combien lui dura cette nuit glacée, lugubre et ténébreuse. Le jour revint avec les brouillards ordinaires à ces latitudes. Aussitôt il bondit sur ses pieds et, le cœur abattu, se remit à courir, dans l'espoir d'arriver enfin à quelque objet

qu'il pût reconnaître, bien qu'en réalité il sût à peine ce qu'il faisait. Il n'y avait plus aucune trace de sentier pour guider ses pas ; néanmoins, au lever du soleil, il calcula combien il avait d'heures de jour devant lui, et plus elles s'écoulaient, plus il se hâtait. Vaine espérance ! le jour se passa en efforts inutiles pour retrouver le chemin de sa cabane ; et quand la nuit revint, la terreur qui peu à peu avait envahi son âme, l'épuisement nerveux produit par la fatigue, l'angoisse et la faim, le rendirent complètement fou. Il m'a raconté qu'à ce moment il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, et que si ce n'eût été la piété dont ses parents l'avaient nourri dès ses jeunes années, et qui lui était devenue une habitude, il aurait maudit son existence. Affamé, n'en pouvant plus, il s'étendit sur le sol et mangea des racines et des herbes qui poussaient autour de lui. Cette nuit ne fut qu'agonie et qu'épouvante. « Je connaissais, me disait-il, toute l'horreur de ma situation ; je savais très bien qu'à moins que le Tout-Puissant ne vint à mon secours, il me faudrait périr dans ces bois inhabités ; je savais que j'avais fait plus de cinquante milles, sans avoir rencontré un filet d'eau pour y étancher ma soif, ou du moins calmer la chaleur brûlante de mes lèvres desséchées et de mes yeux injectés de sang ; je savais que, si je ne trouvais pas quelque ruisseau, c'en était fait de moi, car je n'avais pour toute arme que ma hache ; et bien que des daims et des ours vinssent à passer de temps en temps à quelques pas et même à quelques pieds de moi, je n'en pouvais pas tuer un seul. Ainsi, au sein de l'abondance, impossible de me procurer même une bouchée, pour apaiser les tortures

de mon estomac. Ah ! monsieur, que Dieu vous préserve de ressentir jamais ce que j'éprouvai durant ces mortelles heures ! »

Personne ne peut se faire une idée de sa situation pendant les quelques jours qui suivirent. Lui-même m'assurait, en me racontant cette triste aventure, qu'il avait perdu tout souvenir de ce qui lui était arrivé. « Enfin, continua-t-il, Dieu sans doute me prit en pitié ; car un jour que je courais comme un insensé à travers ces épouvantables déserts de pins, je rencontrai une tortue. Je la couvris d'un regard délirant. Si je l'avais suivie, je savais bien qu'elle m'aurait conduit à quelque source ; mais la faim et la soif criaient trop haut ; il fallut les assouvir l'une et l'autre avec sa chair et son sang. D'un seul coup de ma hache l'animal fut coupé en deux, et, en quelques minutes, englouti tout entier, sauf l'écaille. Oh ! monsieur, comme je remerciai le bon Dieu, qui avait placé cette tortue dans mon chemin ! Je me sentais grandement réconforté, et m'étant assis au pied d'un pin, je levai mes yeux au ciel, pensai à ma pauvre femme, à mes enfants, et encore, encore je remerciai Dieu, qui m'avait sauvé la vie ; car maintenant, l'esprit moins agité, j'avais l'espoir de retrouver bientôt ma route et de revoir ma cabane. »

L'infortuné passa la nuit au pied du même arbre, qu'il n'avait pas quitté, et sous lequel il avait fait son repas. Rafraîchi par un profond sommeil, il se réveilla avec l'aurore pour reprendre sa course désordonnée. Le soleil se leva brillant, et il suivit la direction de l'ombre. Mais toujours même solitude, même horreur parmi les bois ; et il était sur le point de retomber

dans le désespoir, lorsqu'il aperçut un raton tapi dans l'herbe. Il lève sa hache et la lance avec une telle force, que l'animal inoffensif expire du coup et sans un seul mouvement. Ce qu'il avait fait de la tortue,



UN ESPACE REMPLI D'ARBRES RENVERSÉS. (P. 50.)

il le fit du raton dont il dévora sur place plus de la moitié. Alors, de nouveau réconforté, il se remit à courir. Sa journée, je ne puis dire ce qu'elle fut ; car bien qu'en possession de toutes ses facultés et en

plein jour, il était cent fois plus hors de lui qu'un boiteux qui cherche à tâtons sa route, dans les ténèbres d'un donjon, sans même savoir où est la porte.

Les jours s'écoulèrent l'un après l'autre, les semaines même se succédaient. — Tantôt il se nourrissait de choux palmistes, tantôt de grenouilles et de lézards, et de tout ce qui lui tombait sous la main. Cependant il devint si maigre, qu'à peine pouvait-il se traîner.

D'après son estime il en était au quarantième jour, lorsque enfin il atteignit les bords de la rivière, avec ses habits en lambeaux, sa hache, autrefois si brillante, rongée par la rouille, sa figure hérissée d'une barbe sale, les cheveux en désordre, et toute sa personne misérable et décharnée, ayant l'air d'un squelette recouvert de parchemin. Incapable de faire un pas de plus, il se laissa tomber pour mourir. Parmi les songes confus de son imagination fiévreuse, il lui sembla entendre un bruit de rames, là-bas, bien loin, sur les eaux silencieuses. Il écouta..... Mais les sons évanouis moururent dans son oreille ; ce n'était en effet qu'un songe, la dernière lueur d'un espoir expirant. Et maintenant, pour toujours, le flambeau de la vie allait s'éteindre ! Mais voilà qu'un nouveau bruit de rames l'arrache à sa léthargie ; il écoute si avidement, que le bruit d'une mouche n'échapperait point à son oreille... Oui, c'est bien le battement mesuré des rames ! Quelle joie pour le pauvre abandonné ! Le son des voix humaines lui fait bondir le cœur et réveille les pulsations tumultueuses de la vie qui renaît. — L'œil de Dieu l'avait vu, le malheureux, à genoux, au bord de la vaste et paisible rivière qui

étincelle sous les rayons du soleil, et bientôt aussi viendront l'y chercher les regards de ses semblables ; car, à la pointe de ce cap couvert de taillis et de broussailles, s'avance fièrement un petit bateau lancé par de vigoureux rameurs. Le *perdu* élève sa faible voix et pousse un cri perçant, suprême effort de joie et d'agonie. Les rameurs s'arrêtent ; ils regardent autour d'eux. Encore un cri, mais défaillant !... Ils l'ont aperçu... Ils viennent ! Son cœur palpite, sa vue se couvre, sa tête se perd, la respiration lui manque... Ils viennent toujours ; ils approchent ; les voilà sur le bord, et le malheureux est retrouvé !

Ceci n'est point un conte fait à plaisir, mais le récit d'une aventure réelle qui aurait pu sans doute être embellie, mais qui n'en vaut que mieux, sous son simple vêtement de sincérité. Les notes qui devaient servir à me le rappeler ont été écrites dans la cabane même du bûcheron, environ quatre ans après le triste événement, en présence de sa femme et de ses enfants ; je vois encore les larmes tomber de leurs yeux, en l'écoutant ; et cependant il leur était, depuis longtemps, plus familier qu'une histoire redite pour la centième fois. Mon désir sincère, cher lecteur, est que ni vous ni moi, au prix de telles souffrances, n'excitions jamais pareille sympathie, bien qu'elle en dût être, néanmoins, une douce et précieuse récompense.

Il me reste seulement à dire que, de la cabane du bûcheron au lieu où il voulait se rendre, il y avait à peine huit milles ; tandis que l'endroit de la rivière où il fut trouvé était à trente-huit milles de chez lui. En calculant qu'il eût fait dix milles par jour, cela

monterait, en tout, à quatre cents milles. Il faut, en conséquence, qu'il ait toujours tourné sur lui-même, ce qui arrive généralement en pareil cas. La force de sa constitution et le secours miséricordieux du Créateur purent seuls le soutenir pendant une si longue épreuve.



L'ouragan.



DIVERSES reprises, et sur plusieurs points de notre pays, on a eu à souffrir d'ouragans terribles dont quelques-uns, après avoir parcouru les États-Unis dans presque toute leur étendue, ont laissé de leur passage des impressions assez profondes pour qu'on ne les ait pas facilement oubliées. Témoin moi-même d'un de ces redoutables phénomènes que j'ai pu contempler dans toute sa grandeur, j'essaierai de décrire, telle que je me la rappelle, cette étonnante révolution de l'élément aérien dont maintenant encore le souvenir me cause une sensation si pénible qu'il me semble que mon sang va se glacer dans mes veines.

Un jour je m'en revenais de Henderson, situé sur les rives de l'Ohio, par un temps agréable, mais pas plus chaud, si j'ai bonne mémoire, qu'il ne l'est d'ordinaire à l'époque de l'année où l'on se trouvait alors. Mon cheval s'en allait doucement son petit train, et

mes pensées, pour cette fois du moins dans le cours de ma vie, étaient tout entières absorbées par des spéculations commerciales. J'avais franchi à gué la crique des *Highlands*, et j'étais sur le point de m'engager sur une étendue de terrain déprimé, formant vallée, entre cette dernière crique et une autre dite la crique du *Canot*, lorsque soudain je m'aperçus que le ciel avait entièrement changé d'aspect ; un air épais et lourd pesait sur la contrée, et pendant un moment je m'attendis à un tremblement de terre. Mon cheval toutefois ne manifestait aucun désir ni de s'arrêter, ni de se prémunir contre l'imminence d'un tel péril, et j'étais presque arrivé à la limite de la vallée. Enfin, je me décidai à faire halte au bord d'un ruisseau, et je descendis pour apaiser la soif qui me tourmentait.

Je m'étais mis sur mes genoux, et mes lèvres touchaient à l'eau... Tout à coup, penché comme je l'étais vers la terre, j'entendis un sourd, un lointain mugissement d'une nature très extraordinaire. Je bus cependant ; et au moment où je me remettais sur mes pieds, regardant vers le sud-ouest, j'y observai comme un nuage ovale et jaunâtre dont l'apparence était tout à fait nouvelle pour moi. Mais je n'eus pas grand temps pour l'examiner, car presque au même instant un vent impétueux commença à agiter les plus hauts arbres. Bientôt il se déchaîna avec fureur, et déjà je voyais les menues branches et les rameaux au loin chassés vers la terre. En moins de deux minutes, toute la forêt se tordait devant moi, d'une manière effrayante. Çà et là, quand un arbre était pressé contre un autre, on entendait un bruit de cra-

quement semblable à celui que produisent les violentes rafales qui parfois rasant la surface du sol. M'étant instinctivement tourné dans la direction d'où soufflait le vent, je vis avec stupéfaction les plus nobles arbres de la forêt courbant un moment leur tête majestueuse, puis, incapables de résister à la tourmente, tombant, ou plutôt volant en éclats. D'abord, c'était un bruit de branches qui se cassaient, puis, avec fracas, se brisait le haut des troncs massifs ; et dans beaucoup d'endroits, des arbres entiers, d'une taille gigantesque, étaient précipités tout d'une pièce sur la terre.

Si rapide fut la marche de l'ouragan, qu'avant même que j'eusse songé à prendre des mesures pour ma sûreté, il était passé à l'opposite de l'endroit où je me tenais. Jamais je n'oublierai le spectacle qui, à ce moment, me fut offert : je voyais la cime des arbres s'agiter de la façon la plus étrange, tourbillonnant au centre de la tempête, dont le courant entraînait pêle-mêle une telle masse de branches et de feuillage, que la vue en était totalement obscurcie. On voyait les plus gros arbres ployés et tordus, sous l'effort du vent ; d'autres, d'un seul coup, rompus en deux, et plusieurs, après quelques moments de résistance, déracinés et bientôt jonchant la terre. Toute cette masse de branchages, de feuilles et de poussière soulevée dans les airs, tournoyait, emportée comme une nuée de plumes ; et quand elle était passée, on découvrait un large espace rempli d'arbres renversés, de tiges dépouillées et de monceaux d'informes débris qui marquaient la trace de la trombe. Cet espace avait environ un quart de mille de largeur, et représentait assez bien à mon imagination le lit desséché du

Mississipi, avec ses milliers de grosses souches et de troncs étendus sur le sable, enchevêtrés l'un dans l'autre et inclinés en tous sens. Quant à l'horrible fracas que j'entendais, il ressemblait à celui que font les grandes cataractes du Niagara; et comme on eût dit un effroyable hurlement suivant en quelque sorte à la piste les ravages de la tempête, il produisait sur mon esprit une impression que je ne peux décrire.

Cependant la plus grande furie de l'ouragan était passée; mais des millions de brindilles et de rameaux, poussés jusque-là d'une distance considérable, continuaient à se précipiter dans la trouée faite par la trombe, comme attirés en avant par quelque mystérieux pouvoir; et plusieurs heures après ils flottaient encore dans les airs, où l'on eût dit qu'ils étaient soutenus par la masse épaisse de poussière chassée d'en bas bien loin au-dessus de la terre. Le ciel était maintenant d'un verdâtre livide, et une odeur sulfureuse extrêmement désagréable remplissait l'atmosphère. J'attendais stupéfait, mais n'ayant à proprement parler souffert aucun mal, que la nature eût enfin repris son aspect accoutumé. Pendant quelques instants je restai indécis si je devais retourner à Morgantown, ou bien essayer de me frayer un passage à travers les ruines qui me barraient le chemin. Mais comme mes affaires pressaient, je m'aventurai sur les pas de la tempête, et après des efforts inouïs je parvins à m'en tirer: j'étais obligé de conduire mon cheval par la bride, pour lui faire franchir les monceaux d'arbres, tandis que moi, je me cramponnais par-dessus, ou rampais par-dessous, du mieux que je pouvais, par moments si bien em-

pêtré au milieu des cimes brisées et du fouillis des branches, que je croyais véritablement y rester.

Quand je fus arrivé chez moi, je racontai ce que j'avais vu ; et à ma grande surprise, on me dit que dans le voisinage on n'avait senti que très peu de vent, bien que dans les rues et les jardins on eût vu tomber beaucoup de grosses et de petites branches, sans pouvoir se rendre compte d'où elles venaient.

Après le désastre, il circula dans le pays plusieurs récits effrayants : entre autres, on disait que nombre de maisons de bois avaient été renversées de fond en comble et leurs habitants détruits... Mais comme je ne veux rapporter que ce que j'ai vu de mes propres yeux, et non égarer le lecteur au pays des fables, je me contenterai de dire qu'un dommage énorme fut causé par cet épouvantable fléau. Aujourd'hui encore la vallée n'est plus qu'un lieu désolé, encombré de ronces et de broussailles se mêlant aux cimes et aux troncs des arbres dont la terre est jonchée, et où se réfugient les animaux de rapine, lorsqu'ils sont poursuivis par l'homme ou qu'ils viennent de marauder sur les fermes des environs.

Depuis lors j'ai traversé le chemin parcouru par la trombe : une première fois, à la distance de deux cents milles du lieu où j'avais été témoin de toute sa fureur ; une autre fois, à quatre cents milles plus loin, dans l'État d'Ohio ; récemment enfin, à trois cents milles au delà, j'ai observé les traces de son passage sur les sommets des montagnes qui font suite aux grandes forêts de pins de la Pensylvanie ; et sur tous ces différents points elles ne m'ont pas paru excéder en largeur un quart de mille.

Le fugitif.



JAMAIS je n'oublierai l'impression produite sur mon esprit par la rencontre qui fait le sujet de ce récit, et je ne doute pas qu'il n'excite dans celui de mon lecteur des émotions de plus d'un genre.

C'était dans l'après-midi d'une de ces journées étouffantes où l'atmosphère des marécages de la Louisiane se charge d'émanations délétères ; il se faisait tard, et je regagnais ma maison encore éloignée, ployant sous la charge de cinq ou six ibis des bois, et de mon lourd fusil dont le poids, même en ce temps où mes forces étaient encore entières, m'empêchait d'avancer bien rapidement. J'arrivai sur les bords d'un *bayou* qui n'avait guère que quelques pas de large ; mais ses eaux étaient si bourbeuses que je n'en pouvais distinguer la profondeur, et je ne jugeai pas prudent de m'y aventurer avec mon fardeau. En conséquence, saisissant chacun de mes gros oiseaux, je les lançai l'un après l'autre sur la rive opposée, puis mon fusil, ma poire à poudre et mon carnier ; et tirant du fourreau mon couteau de chasse pour me défendre, s'il en était besoin, contre les alligators, j'entrai dans l'eau, suivi de mon chien fidèle. Je marchais avec précaution et lentement. *Platon* nageait auprès de moi, épuisé de chaleur et profitant de la fraîcheur du liquide élément qui cal-

mait sa fatigue. L'eau devenait plus profonde en même temps que la fange de son lit ; je redoublai de prudence, et je pus enfin atteindre le bord.

A peine commençais-je à m'y raffermir sur mes pieds, que mon chien accourut vers moi, avec toutes les apparences de la terreur. Ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites, il grinçait des dents avec une expression de haine, et ses intentions se manifestaient par un sourd grognement. Je crus que tout cela provenait simplement de ce qu'il avait éventé la trace d'un ours ou d'un loup ; et déjà j'ap-prêtais mon fusil, lorsque j'entendis une voix de stentor me crier : « Halte-là, ou la mort ! » Un tel qui-vive au milieu de ces bois était bien fait pour surprendre. Du même coup, je relevai et j'armai mon fusil ; je n'apercevais point encore l'individu qui m'avait intimé un ordre si péremptoire, mais j'étais déterminé à me battre avec lui pour mon libre pas-sage sur notre libre terre.

Tout à coup un grand nègre solidement bâti s'élança des épaisses broussailles où jusqu'alors il s'était tenu caché, et renforçant encore sa grosse voix, me répéta sa formidable injonction. Que mon doigt eût pressé la détente, et c'était fait de sa vie ; mais m'étant aperçu que ce qu'il dirigeait sur ma poitrine n'était qu'une espèce de mauvais fusil qui ne pourrait jamais faire feu, je me sentis au fond assez peu effrayé de ses menaces et ne crus pas nécessaire d'en venir aux extrémités. Je remis mon fusil à côté de moi, fis doucement signe à mon chien de rester tranquille, et demandai à cet homme ce qu'il voulait.

Ma condescendance et l'habitude de la soumission

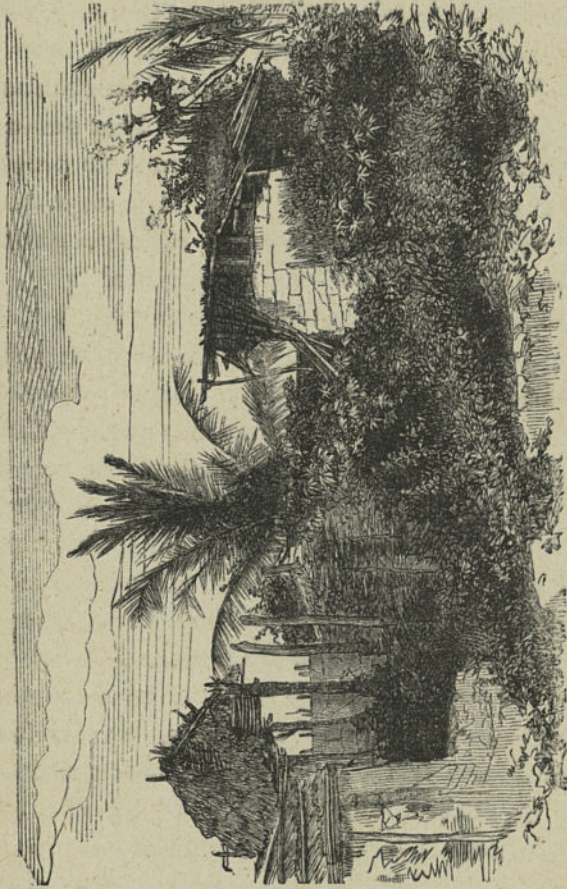
qu'avait ce malheureux produisirent leur effet : « Maître, dit-il, je suis un *fugitif* ; je pourrais peut-être vous tuer ! mais Dieu m'en garde ! car il me semble le voir lui-même, en ce moment, prêt à prononcer son jugement contre moi, pour un tel forfait. C'est moi maintenant qui implore votre merci ; pour l'amour de Dieu, maître, ne me tuez pas. — Et pourquoi, lui répondis-je, avez-vous déserté vos quartiers où vous seriez certainement plus à l'aise que dans ces affreux marais ? — Maître, mon histoire est courte, mais elle est triste. Mon camp ne se trouve pas loin d'ici ; et comme je sais que vous ne pouvez regagner votre demeure, ce soir, si vous consentez à me suivre, je vous donne *ma parole d'honneur* que vous serez en parfaite sûreté jusqu'à demain matin. Alors, si vous le permettez, je me chargerai de vos oiseaux, et vous remettrai sur votre route. »

Les grands yeux intelligents du nègre, ses manières franches et polies, le ton de sa voix, m'invitaient, toute réflexion faite, à tenter l'aventure. Et comme j'avais conscience de le valoir tout au moins, et d'avoir en plus mon chien pour me seconder, je lui répondis que *je voulais bien le suivre*. Il remarqua l'emphase avec laquelle je prononçai ces derniers mots, et parut en comprendre si profondément la portée, que se tournant vers moi, il me dit : « Voici, maître, prenez mon grand couteau ; tandis que moi, vous le voyez, je jette l'amorce et la pierre de mon fusil. » Je restai confondu ! c'en était trop : je refusai de prendre son couteau, et lui dis de garder son fusil en état, pour le cas où nous rencontrerions un cougour ou un ours,

La générosité se retrouve partout. Le plus grand monarque reconnaît son empire, et tous, autour de lui, depuis ses plus humbles serviteurs jusqu'aux nobles orgueilleux qui environnent son trône, subissent à certains moments la toute-puissance de ce sentiment. Je tendis cordialement ma main au fugitif. « Merci, maître, » me dit-il. Et il me la serra de façon à me convaincre de la bonté de son cœur, et aussi de la force de son poignet. A partir de ce moment, nous fîmes tranquillement route ensemble à travers les bois. Mon chien vint le flairer à plusieurs reprises ; mais entendant que je lui parlais de mon ton de voix ordinaire, il nous quitta, et se mit à faire ses tours non loin, prêt à revenir au premier coup de sifflet. Tout en marchant, j'observais que le nègre me guidait vers le soleil couchant, dans une direction tout opposée à celle qui conduisait chez moi. Je lui en fis la remarque ; et lui, avec la plus grande simplicité, me répondit : « C'est uniquement pour notre sûreté. »

Après quelques heures d'une course pénible, où nous eûmes à traverser plusieurs autres petites rivières au bord desquelles il s'arrêtait toujours, pour jeter de l'autre côté son fusil et son couteau, attendant que je fusse passé le premier, nous arrivâmes sur la limite d'un immense champ de cannes, où j'avais tué auparavant bon nombre de daims. Nous y entrâmes, comme je l'avais fait souvent moi-même, tantôt debout, tantôt marchant à quatre pieds ; mais il allait toujours devant moi, écartant de côté et d'autre les tiges entrelacées ; et chaque fois que nous rencontrions quelque tronc d'arbre, il m'aidait à passer par-dessus avec le plus grand soin. A sa manière de

connaître les bois, je fus bientôt convaincu que j'avais affaire à un véritable Indien ; car il se dirigeait aussi juste en droite ligne qu'aucun Peau rouge avec lequel j'eusse jamais fait route.



NOMBRE DE MAISONS DE BOIS AVAIENT ÉTÉ RENVERSÉES. (P. 52.)

Tout à coup il poussa un cri fort et perçant, assez semblable à celui d'un hibou ; et j'en fus tellement surpris, qu'à l'instant même mon fusil se releva. «Ce n'est rien, maître, je donne seulement le signal de

mon retour à ma femme et à mes enfants. » Une réponse du même genre, mais tremblante et plus douce, nous revint bientôt, prolongée entre les cimes des arbres. Les lèvres du fugitif s'entr'ouvrirent avec une expression de joie et d'amour ; l'éclatante rangée de ses dents d'ivoire semblait envoyer un sourire à travers l'obscurité du soir qui s'épaississait autour de nous. « Maître, me dit-il, ma femme, bien que noire, est aussi belle pour moi que la femme du président l'est à ses yeux ; c'est ma reine, et je regarde mes enfants comme autant de princes. Mais vous allez les voir, car ils ne sont pas loin, Dieu merci ! »

Là, au beau milieu du champ de cannes, je trouvai un camp régulier. On avait allumé un petit feu, et sur les braises grillaient quelques larges tranches de venaison. Un garçon de neuf à dix ans soufflait les cendres qui recouvraient des pommes de terre de bonne mine ; divers articles de ménage étaient disposés soigneusement à l'entour, et un grand tapis de peaux d'ours et de daim semblait indiquer le lieu de repos pour toute la famille. La femme ne leva point ses yeux vers les miens ; et les petits, il y en avait trois, se retirèrent dans un coin, comme autant de jeunes ratons qu'on vient de prendre. Mais le fugitif, plus hardi et paraissant heureux, leur adressa des paroles si rassurantes, que bientôt les uns et les autres semblèrent me regarder comme envoyé par la Providence pour les retirer de toutes leurs tribulations. On s'empara de mes hardes que l'on suspendit pour les faire sécher ; le nègre me demanda si je voulais qu'il nettoiyât et graissât mon fusil ; je le lui permis, et pendant ce temps la femme coupait une

large tranche de venaison pour mon chien que les enfants s'amusaient déjà à caresser.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir à ma situation. J'étais à dix milles, au moins, de chez moi, à quatre ou cinq de la plantation la plus rapprochée, dans un camp d'esclaves fugitifs, et entièrement à leur discrétion ! Involontairement mes yeux suivaient leurs mouvements ; mais croyant reconnaître en eux un profond désir de faire de moi leur confident et leur ami, je me relâchai peu à peu de ma défiance, et finis par mettre de côté tout soupçon. La venaison et les pommes de terre avaient un air bien tentant, et j'étais dans une position à trouver excellent un ordinaire beaucoup moins savoureux. Aussi, lorsqu'ils m'invitèrent humblement à faire honneur aux mets qui étaient devant nous, j'en pris ma part d'aussi bon cœur que je l'aie jamais fait de ma vie.

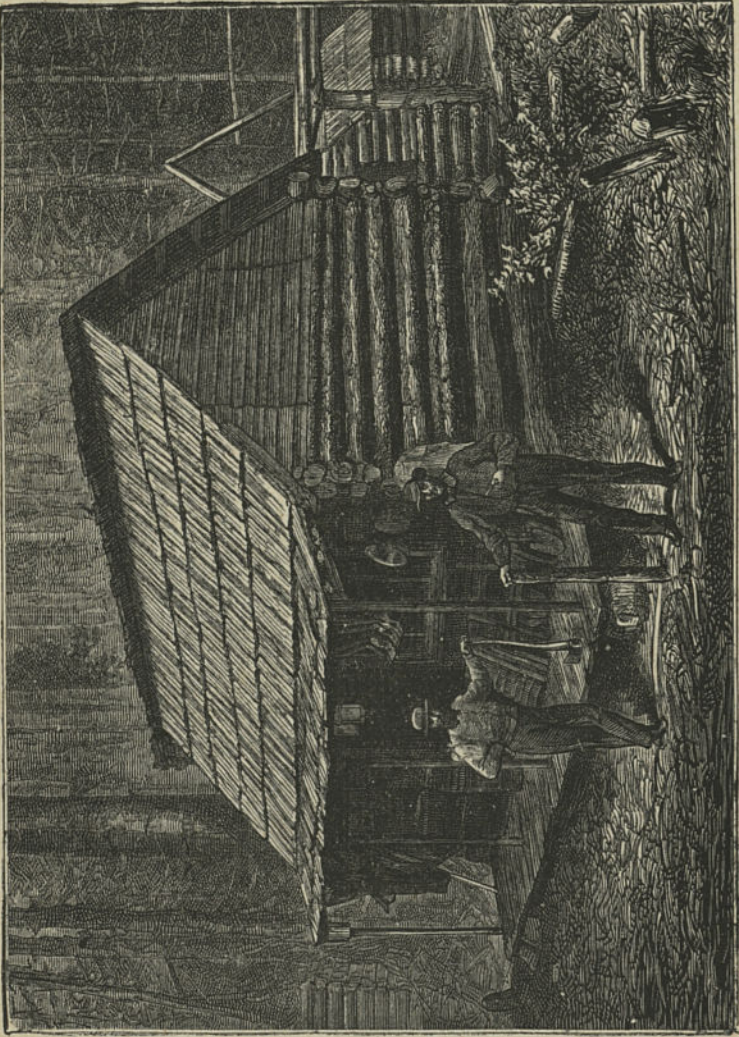
Le souper fini, le feu fut complètement éteint, et l'on plaça une petite lumière de pomme de pin dans une calebasse qu'on avait creusée. Je m'apercevais bien que le mari et la femme avaient grande envie de me communiquer quelque chose ; moi de même, désormais libre de toute crainte, je désirais les voir se décharger le cœur. Enfin le fugitif me raconta l'histoire que voici, en substance :

« Il y avait environ huit mois qu'un planteur des environs ayant éprouvé quelques pertes, avait été obligé de vendre ses esclaves aux enchères. On connaissait la valeur de ses nègres ; et au jour dit, le crieur les avait exposés soit par petits lots, soit un à un, suivant qu'il le jugeait plus avantageux à leur propriétaire. Le fugitif, qu'on savait avoir le plus de

valeur, après sa femme, fut mis en vente à part, et poussé à un prix excessif. Pour la femme, qui vint ensuite et seule aussi, on en demanda huit cents dollars qui furent sur-le-champ comptés. Enfin arriva le tour des enfants, et à cause de leur race on les porta à de hauts prix. Le reste des esclaves fut vendu, chacun en raison de sa propre valeur.

« Le fugitif eut la chance d'être adjudgé à l'intendant de la plantation ; la femme fut achetée par un individu demeurant à environ cent milles de là ; et les enfants se virent dispersés en différents endroits, le long de la rivière. Le cœur de l'époux et du père défailloit sous cette dure calamité. Quelque temps il souffrit d'un désespoir profond, sous son nouveau maître ; mais ayant retenu dans sa mémoire le nom des diverses personnes qui avaient acheté chacune une partie de sa chère famille, il feignit une maladie, et refusa de se nourrir pendant plusieurs jours, regardé de mauvais œil par l'intendant, qui lui-même se trouvait frustré dans ce qu'il avait considéré comme un bon marché.

« Une nuit d'orage, pendant que les éléments se déchaînaient dans toute la fureur d'une véritable tourmente, le pauvre nègre s'échappa. Il connaissait parfaitement tous les marécages des environs, et se dirigea en droite ligne vers la cannaie au centre de laquelle j'avais trouvé son camp. L'une des nuits suivantes, il gagna la résidence où l'on retenait sa femme, et la nuit d'après il l'emmenait ; puis, l'un après l'autre, il réussit à dérober ses enfants, jusqu'à ce qu'enfin furent réunis sous sa protection tous les objets de son amour.



DES BATIMENTS PLUS SPACIEUX S'ÉLÈVENT. (P. 81.)

« Pourvoir aux besoins de cinq personnes n'était pas tâche facile dans ces lieux sauvages : d'autant plus qu'au premier signal de l'étonnante disparition de cette famille extraordinaire, ils se virent traqués de tous côtés, et sans relâche. La nécessité, comme on dit, fait sortir le loup du bois. Le fugitif semblait avoir bien compris ce proverbe, car pendant la nuit il s'approchait de la plantation de son premier maître, où il avait toujours été traité avec une grande bonté. Les serviteurs de la maison le connaissaient trop bien pour ne pas l'aider par tous les moyens en leur pouvoir, et chaque matin il s'en revenait à son camp avec d'amples provisions. Un jour qu'il était à la recherche de fruits sauvages, il trouva un ours mort devant le canon d'un fusil qu'on avait mis là tout exprès en affût. Il ramassa l'arme et le gibier et les emporta chez lui. Ses amis de la plantation s'y prirent de manière à lui procurer quelques munitions, et dans les jours sombres et humides il s'aventura d'abord à chasser autour de son camp. Actif et courageux, il devint peu à peu plus hardi et se hasarda plus au large en quête de gibier. C'était dans une de ces excursions que je venais de le rencontrer. Il m'assura que le bruit que j'avais fait en traversant le bayou l'avait empêché de tuer un beau daim. Il est vrai, ajouta-t-il, que mon vieux mousquet rate bien souvent. »

Les fugitifs, quand ils m'eurent confié leur secret, se levèrent tous deux de leur siège, et les yeux pleins de larmes : « Bon maître, au nom de Dieu, faites quelque chose pour nous et nos enfants ! » me dirent-ils en sanglotant. Et pendant ce temps, leurs pauvres

petits dormaient d'un profond sommeil, dans la douce paix de leur innocence ! Qui donc aurait pu entendre un pareil récit sans émotion ? Je leur promis de tout mon cœur de les aider. Tous deux passèrent la nuit debout pour veiller sur mon repos ; et moi, je dormis serré contre leurs marmots, comme sur un lit du plus moelleux duvet.

Le jour se leva si beau, si pur, qu'il m'échappa de leur dire que le ciel même souriait à leur espérance, et que je ne doutais pas de leur obtenir un plein pardon. Je leur conseillai de prendre leurs enfants avec eux, et leur promis de les accompagner à la plantation de leur premier maître. Ils obéirent avec empressement ; mes ibis furent accrochés autour du camp, et comme un *memento* de la nuit que j'y avais passée, je fis une entaille à plusieurs arbres ; après quoi je dis adieu, peut-être pour la dernière fois, à ce champ de cannes, et bientôt nous arrivâmes à la plantation. Le propriétaire, que je connaissais très bien, me reçut avec cette généreuse bonté qui distingue les planteurs de la Louisiane. Une heure ne s'était pas écoulée, que le fugitif et sa famille se voyaient réintégrés chez lui ; peu de temps après, il les racheta de leurs propriétaires, et les traita avec la même bonté qu'auparavant. Ils purent donc encore être heureux, comme le sont généralement les esclaves dans cette contrée, et continuer à nourrir l'un pour l'autre ce tendre attachement, source de leurs infortunes, mais aussi en définitive de leur bonheur. J'ai su que, depuis, la loi avait défendu de séparer ainsi les esclaves d'une même famille sans leur consentement.

Mort affreuse d'un pirate.



DANS un de mes voyages sur mer, par un délicieux clair de lune, j'étais en contemplation devant la beauté des cieux limpides et le puissant éclat de lumière que réfléchissait autour de moi la surface tremblante des eaux, lorsque je vis monter l'officier de quart, qui bientôt entra en conversation avec moi. Il avait fait autrefois une rude guerre aux tortues ; de plus, il avait été un grand chasseur, et malgré son humble naissance et des prétentions modestes, l'énergie et le talent secondés par l'éducation l'avaient élevé à un poste plus convenable. Un tel homme ne pouvait manquer d'être un agréable compagnon. Nous parlâmes de divers sujets, et principalement, vous pouvez le croire, d'oiseaux et autres productions de la nature. Il me dit qu'une fois il avait eu une aventure très désagréable, en cherchant du gibier dans une certaine baie du golfe du Mexique. Je lui demandai de vouloir bien me la raconter, et sans se faire prier, il m'en rapporta les détails suivants. Je vous les transmets dans des termes qui ne seront peut-être pas exactement les siens ; mais je tâcherai, du moins, qu'ils s'en rapprochent le plus possible.

C'était vers le soir d'une paisible journée d'été ; je me trouvais pagayant le long d'un rivage sablonneux qui me parut très convenable pour m'y reposer,

au milieu des grandes herbes dont il était couvert ; et comme le soleil n'était plus qu'à quelques degrés au-dessus de l'horizon, il me tardait de planter ma tente, ou plutôt mon filet contre les moustiques, et de passer la nuit dans ce désert. Les cris assourdissants de milliers de grenouilles mugissantes (1), que j'entendais dans un marais voisin, ne devaient que mieux y bercer mon sommeil ; et des troupes de merles, que je voyais s'y rassembler, me promettaient des compagnons dont je n'avais rien à craindre, dans cette retraite, si loin de tous les regards.

Je remontais un petit ruisseau, pour mettre par précaution mon canot à couvert d'un grain subit, et j'avançais gaiement, lorsque tout à coup une belle yole s'offrit à ma vue. Surpris d'une telle rencontre dans ces parages à peine connus, je sentis comme un frisson me passer dans tous les membres ; mon sang s'arrêta, la pagaie me tomba des mains, et ce ne fut pas sans une véritable épouvante, qu'en la ramassant je tournai la tête vers le bateau mystérieux. M'en étant lentement approché, il me sembla voir ses flancs marqués de taches de sang ; oui, c'était bien du sang ! Je jetai un regard plein d'anxiété par-dessus les plats-bords, et j'aperçus deux cadavres ! Des pirates, j'en étais convaincu, ou des Indiens ennemis, avaient commis ce crime. Un sentiment d'horreur s'empara de moi, mon cœur battait, battait, puis restait comme glacé sous le poids d'une terreur inac-

1. *Grenouille mugissante* : la plus grande des espèces connues : elle a souvent huit pouces de long. On compare son mugissement à celui du taureau ; d'où son nom. Ses sauts, sur un terrain uni, sont de six à huit pieds ; elle est si vorace, qu'elle mange les jeunes canards, quoique défendus par leur mère.

coutumée ; et c'était avec consternation et désespoir que je regardais vers le soleil prêt à se coucher.

Combien de temps restai-je plongé dans mes sombres réflexions ? Je ne puis le dire ; seulement, ce dont je me rappelle, c'est que j'en fus tiré par de sourds gémissements qui, non loin de moi, annonçaient un homme à l'agonie. Une sueur froide m'inondait ; mais enfin je me dis que, quoique seul, j'étais bien armé, et qu'après tout je n'avais qu'à m'en remettre à la protection de la Providence.

L'humanité aussi, de sa douce voix, murmurait à mon oreille, que si je n'étais pas surpris et mis hors d'état de m'employer, je pourrais porter secours à quelque être souffrant, peut-être même contribuer à sauver une précieuse vie. Fort de cette pensée, je poussai mon canot sur le rivage, et le saisissant par la proue, d'un seul élan je le tirai bien haut parmi les herbes.

Les gémissements continuaient à me poursuivre, comme un glas funèbre, pendant que j'apprêtais et armais mon fusil. J'étais bien décidé à tuer le premier individu qui se lèverait d'entre les roseaux. En avançant avec précaution, je vis sortir au-dessus des touffes sauvages une main qui s'agitait d'une façon suppliante. J'ajustai environ un pied au-dessus ; mais au même instant parurent, en se dressant convulsivement, la tête et la poitrine d'un homme tout ensanglanté, et j'entendis une voix rauque, mais défaillante, qui me demandait assistance et merci ; puis le malheureux retomba sur la terre, et il y eut un silence de mort. Moi, je surveillais d'un œil attentif chaque

objet aux alentours, et mes oreilles étaient ouvertes au moindre bruit ; car ma situation, dans ce moment, me paraissait l'une des plus critiques de ma vie. Cependant les grenouilles coassaient toujours dans le marais, les derniers merles se perchaient sur les arbres, et je marchais, plein d'angoisse, vers l'objet inconnu de mes alarmes non moins que de ma pitié.

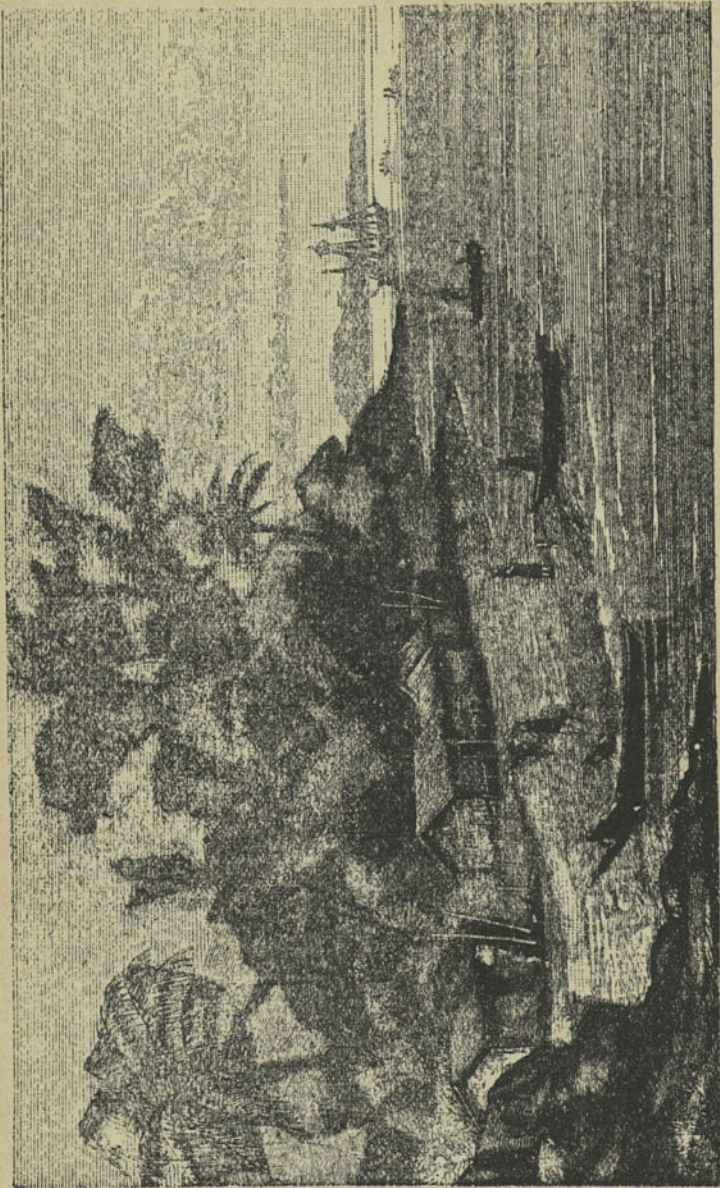
Hélas ! le pauvre être qui gisait à mes pieds était si affaibli par la perte de son sang, que je n'avais rien à redouter de lui. Mon premier mouvement fut de courir chercher de l'eau, et j'en rapportai mon chapeau rempli jusqu'aux bords. Je mis la main sur son cœur, baignai sa figure et sa poitrine, et lui frottai les tempes du contenu d'une fiole que j'avais sur moi comme un préservatif contre la morsure des serpents. Ses traits sillonnés par les ravages du temps étaient faits pour inspirer la crainte et le dégoût ; mais il avait dû être un puissant homme, à en juger par sa forte charpente et ses larges épaules. Il râlait affreusement, sa respiration restant embarrassée à travers la masse de sang qui lui encombrait la gorge. — Son équipement n'indiquait que trop son métier : il portait, caché dans son sein, un énorme pistolet ; un grand couteau nu était près de lui par terre ; autour de sa tête, et sans couvrir ses gros sourcils, s'enroulait un foulard de soie rouge, et par-dessus sa culotte lâche, il avait des bottes de pêcheur... en un mot, c'était un pirate !

Mes peines ne furent pas perdues ; car à force de baigner ses tempes, je le ranimai, son pouls reprit quelque vigueur, et je commençais à espérer que

peut-être il pourrait survivre aux cruelles blessures qu'il avait reçues. Des ténèbres, de profondes ténèbres nous enveloppaient ; je parlai de faire du feu. — Oh ! non, non, de grâce, s'écria-t-il. — Convaincu pourtant que dans les circonstances actuelles il m'était important d'en avoir, je le laissai, courus à son bateau et en rapportai le gouvernail, le banc et les rames, que j'eus bientôt mis en pièces avec ma hachette. Puis je donnai un coup de briquet, et nous nous trouvâmes éclairés par la lumière d'un feu brillant. Le pirate semblait combattu entre la terreur et sa reconnaissance pour mes bons soins. Plusieurs fois, dans un jargon moitié anglais, moitié espagnol, il me pria d'éteindre le feu ; mais après que je lui eus fait avaler une gorgée d'un fort cordial, il finit par devenir plus tranquille. J'essayai d'étancher le sang qui coulait des larges plaies béantes à ses épaules et à son flanc, lui exprimant le regret de n'avoir rien pour lui donner à manger ; mais au mot de nourriture, il branla la tête.

Ma position, je le répète, était l'une des plus extraordinaires où je me fusse jamais trouvé. Naturellement mes paroles se tournèrent vers des sujets religieux ; mais hélas ! le mourant croyait à peine à l'existence d'un Dieu. « Ami, me dit-il, car tu me sembles ami, je n'ai jamais étudié les voies de *celui* dont tu me parles ; je suis un *Out-law* (1) ; peut-être diras-tu bientôt un misérable ; et depuis longues années, je n'ai eu d'autre métier que celui de pirate. Les instructions de mes parents furent perdues pour moi ; j'étais né, je l'ai toujours cru, pour faire un

1. *Out-law* : hors la loi.



SUR LES BORDS DU FLEUVE, ILS VOIENT DES BATEAUX DE TOUTE DIMENSION... (P. 78.)

homme féroce. Me voilà maintenant gisant et près d'expirer sur ce tas de mauvaises herbes, pour avoir dans ma jeunesse méprisé leurs nombreuses réprimandes... Tu vas frémir... Vois-tu ces mains, à présent sans force ? Eh bien ! elles ont assassiné la mère qu'elles avaient tenue embrassée ! Oui, je le sens, j'ai mérité les tortures de l'affreuse mort qui me menace ; une chose me console, c'est qu'un seul être de mon espèce soit témoin de mes dernières convulsions. »

Une douce mais faible espérance de pouvoir encore le sauver et lui aider à obtenir son pardon m'engagea à le presser sur le même sujet.

— Non ! tout cela est inutile ; je ne cherche pas à lutter contre la mort... du moins, les scélérats qui m'ont blessé ne se vanteront pas de m'avoir vaincu... Je n'ai besoin du pardon de *qui que ce soit*..., donnez-moi un peu d'eau, et laissez-moi mourir seul.

Dans l'intention d'apprendre de lui quelque chose qui pût me mettre sur la voie pour arriver à la capture de ses coupables associés, je retournai chercher de l'eau à la crique, et en rapportai une seconde fois plein mon chapeau. Étant parvenu à l'introduire presque toute dans sa bouche desséchée, je le suppliai, au nom de sa paix future, de me raconter son histoire. « C'est impossible, me répondit-il, je n'aurais pas le temps. Les battements de mon cœur me le disent : quand le jour reviendra, il y aura longtemps que ces jambes nerveuses seront sans mouvement ; à peine me restera-t-il une goutte de sang dans le corps, et ce sang, à quoi va-t-il servir ? tout bonnement à faire pousser l'herbe ! Mes blessures sont

mortelles ; je mourrai, je veux mourir... sans ce que, vous autres, vous appelez confession. »

La lune se levait dans l'est ; sa beauté calme et majestueuse me pénétrait d'un saint respect. Je la montrai du doigt au pirate, lui demandant s'il ne reconnaissait pas là l'œuvre d'un Dieu ? — Ah ! je vois où tu veux en venir ; toi, comme le reste de nos ennemis, tu n'as qu'un désir, c'est de nous exterminer jusqu'au dernier... Eh bien ! soit ; mourir, après tout, n'est pas si grand'chose ; et je crois bien que, si ce n'était la souffrance, on n'y songerait même pas. Mais, en réalité, tu t'es montré mon ami, et je veux t'en dire tout ce qu'il est convenable que tu saches.

Espérant toujours que ses pensées pourraient prendre un tour salulaire, je baignai de nouveau ses tempes, et arrosai ses lèvres de spiritueux. Ses yeux enfoncés semblèrent darder du feu vers les miens ; un lourd et profond soupir gonfla sa poitrine et s'efforça de se frayer un passage à travers sa gorge étouffée de sang. Il me pria de l'aider à se soulever un peu ; ce que je fis, et alors il me raconta quelque chose comme ce qui suit ; car, je vous l'ai déjà dit, son langage, mêlé de français, d'anglais et d'espagnol, formait un jargon tel que je n'en avais jamais entendu, et que je suis tout à fait incapable d'imiter ; mais au moins je puis vous donner la substance de sa déclaration.

— Dis-moi d'abord combien de cadavres tu as trouvés dans le bateau, et comment ils étaient vêtus. — Deux, lui répondis-je ; et je lui décrivis leur habillement. — Très bien ! ce sont les corps des

gueux qui me suivaient dans cette infernale barque de yankees (1). C'étaient tout de même d'audacieux coquins ; car, voyant que pour leur bateau l'eau devenait trop basse, ils se sont lancés dedans à mes trousses. Tous mes camarades avaient été tués, et pour alléger mon propre bateau, je les jetais par-dessus le bord. Mais pendant que je perdais mon temps à cette maudite besogne, les deux brigands m'ont mis le grappin dessus ; et m'ont frappé sur la tête et sur le corps de telle façon, qu'après que je les eus moi-même déseparés et tués dans le bateau, je me suis trouvé presque incapable de me mouvoir. Les autres scélérats de la bande avaient emmené notre schooner avec un de nos bateaux, et peut-être à cette heure ont-ils pendu tous ceux de mes compagnons qu'ils n'avaient pas d'abord massacrés... Bien des années, je l'ai commandé, mon beau navire ; j'ai pris bien des vaisseaux, et envoyé pas mal de coquins au diable... Toute ma vie je les ai haïs ces yankees, et mon seul regret est de n'en avoir pas tué davantage!... Je revenais de Mantanzas (2)... en ai-je eu de ces aventures... et de l'or donc ! sans compter ; mais il est enfoui où personne ne le trouvera, et ça ne servirait à rien de te le dire. »

Sa gorge se remplit de sang, sa parole-faiblit, la main froide de la mort s'étendit sur son front, et d'une

1. *Yankee*, sorte de nom de mépris qu'on donne aux colons anglais de l'Amérique du Nord. C'est une imitation de la manière dont les noirs de la Virginie et quelques peuplades indiennes articulent le mot *english*, qu'ils prononcent *ianki*.

2. Mantanzas, ou Matanzas, est un port au nord-ouest de l'île de Cuba.

voix éteinte et saccadée il murmura : « Je suis un homme mort... bonsoir. »

Hélas ! il est triste de voir la mort, sous quelque forme qu'elle se présente ; mais ici c'était horrible, car ici c'était sans espoir. J'entendais le râle suprême de l'agonie, et déjà le corps retombait dans mes bras, si lourd que je ne pouvais le supporter. Je l'étendis sur la terre ; un flot de sang noir jaillit de sa bouche ; puis ce fut un sourd et terrible gémissement, dernier soupir de cette âme coupable. Et maintenant, qu'avais-je là, gisant ainsi à mes pieds, dans le désert sauvage ? Un cadavre déchiré, une inerte masse d'argile !

Vous vous imaginez facilement quelle nuit je dus passer. A l'aurore, je creusai un trou avec la pagaie de mon canot, j'y roulai le corps, et rejetai le sable par-dessus. En retournant au bateau, j'y trouvai des busards dévorant déjà les autres cadavres que j'essayai en vain de traîner sur le rivage. Tout ce que je pus faire, ce fut de les recouvrir de boue et d'herbes ; puis, m'étant remis à flot, je m'éloignai de la baie, joyeux, au fond du cœur, d'avoir pu m'en échapper, mais l'âme encore oppressée d'un sentiment d'épouvante et d'horreur. »



Les pionniers du Mississipi.



UNE d'impressions de voyages nous ont été données, que de récits on nous a faits sur le compte des pionniers ! De tant d'Européens qui, à raison de dix milles à l'heure, ont descendu le cours du Mississipi, pas un qui n'ait voulu dire son petit mot à leur sujet. Et pourtant, au fond, à quoi tout cela revient-il ? à les représenter « comme des espèces d'êtres misérables, à la mine hâve, vivant dans des marais et subsistant de gland, de blé indien et de viande d'ours ! » Mais ce qui est vrai, ce qui est évident, c'est que celui-là seul qui a pu se mettre parfaitement au courant de leur histoire, de leurs mœurs et de leur condition, est en état de fournir sur eux quelques détails intéressants, c'est-à-dire pris dans la réalité.

Les individus qui deviennent pionniers, choisissent ce genre de vie de leur propre et libre mouvement ; ils s'éloignent des parties des États-Unis où ils ont reconnu que la terre est montée à un trop haut prix. Ce sont des gens qui, ayant une famille d'enfants robustes et aventureux, se trouvent dans un grand embarras pour les mettre en position de se suffire à eux-mêmes. Ils ont appris de bonne source que la contrée qui s'étend le long des grands cours d'eau, à l'ouest, est de toutes les parties de l'Union la plus riche par son sol ; que c'est là qu'il y a le plus de bois

de construction et le plus de gibier ; qu'en outre, le Mississipi est la grande route pour l'aller et le retour de tous les marchés du monde, et que chaque vaisseau qui vient sur ses eaux apporte aux nouveaux établissements le moyen de se procurer, soit par achat, soit par échange, les principales commodités de la vie. A ces recommandations s'en ajoute une autre d'un plus grand poids sur des personnes du genre de celles que je viens de nommer : je veux dire la perspective de posséder de la terre, et peut-être de la garder nombre d'années, sans payer prix, redevance, ni taxe d'aucune espèce. Que de milliers d'individus, dans toutes les parties du globe, tenteraient volontiers fortune sur de pareilles espérances !

Je vais vous présenter ici les membres d'une famille venue de la Virginie, en vous donnant d'abord une idée de leur condition, dans cette contrée, avant qu'ils se décident à émigrer vers les régions de l'ouest. La terre qu'ils possédaient de père en fils, depuis une centaine d'années, ayant été constamment forcée de rapporter d'une sorte ou de l'autre, se trouve à la fin complètement épuisée ; elle ne montre plus qu'une couche superficielle d'argile rouge, entrecoupée de profondes ravines par où le meilleur du sol s'en est allé peu à peu recouvrir les possessions de quelque heureux voisin qui réside plus bas, au milieu d'une vallée toujours riche et belle. Tous leurs efforts pour ramener la fertilité ont été vains. Alors, à bout de moyens, ils se défont des choses embarrassantes ou trop coûteuses à emporter, ne gardent qu'un couple de chevaux, un domestique ou deux, et tels ustensiles de ménage et autres articles qui peuvent être

nécessaires pendant le voyage, ou leur servir quand ils seront arrivés au lieu de leur choix.

Il me semble les voir équipant leurs chevaux ou leurs bœufs, les attelant aux charrettes déjà chargées des objets de literie, des provisions et des plus petits enfants ; tandis que sur les côtés, en dehors, sont accrochés des rouets, des métiers à tisser, avec un seau rempli de goudron et de suif, qui ballote suspendu au train de derrière. Quelques haches ont été attachées aux traverses de la voiture ; et dans l'auge à manger des chevaux, roulent pêle-mêle pots, chaudrons et casseroles. Le domestique, devenu charretier, enfourche le cheval de devant, la femme s'assied sur l'autre ; le digne mari, son fusil sur l'épaule, et ses garçons revêtus de bonne grosse étoffe, touchent les bestiaux et conduisent le cortège, suivis des chiens de chasse et autres. Le voyage se fait à petites journées et n'est pas tout plaisir : d'un côté, c'est le bétail qui, sauvage et entêté, quitte à tous moments la route pour les bois, et donne un mal infini aux pauvres émigrants ; là se rompt un harnais qu'il est indispensable de raccommoder sur-le-champ ; ailleurs un baril est tombé par mégarde, et il faut courir après, car ils ont besoin de faire attention à ne rien perdre du peu qu'ils possèdent. Les routes sont affreuses ; plus d'une fois toutes les mains sont requises pour prendre à la roue, ou pour empêcher la charrette de verser. Enfin, au coucher du soleil, ils ont fait environ vingt milles. Fatigués, ils s'assemblent autour d'un feu qu'on a eu souvent grand'peine à allumer ; le souper est préparé ; on dresse une sorte de camp, et c'est là qu'ils passent la nuit.



ÉMIGRANTS. (P. 76.)

Des jours et des semaines, que dis-je ? des mois d'un labour incessant s'écoulent, et ils ne voient pas encore le terme de leur voyage. Ils ont traversé les deux Carolines, la Géorgie et l'Alabama ; ils sont en route depuis le commencement de mai jusqu'à celui de septembre, et c'est le cœur serré qu'ils traversent l'État du Mississipi. Mais arrivés maintenant sur les bords du fleuve, ils contemplent, dans l'étonnement, la sombre profondeur des bois qui les environnent ; ils voient des bateaux de toutes dimensions qui se laissent glisser au courant, tandis que d'autres le remontent avec de pénibles efforts. Ils vont demander assistance aux plus prochaines habitations ; et à l'aide des bateaux et des barques qu'on leur prête, ils traversent tous à la fois le Mississipi, et choisissent le lieu où ils veulent s'établir.

Les exhalaisons des marais qui sont dans le voisinage exercent d'abord sur eux leur funeste influence. Mais ils se mettent résolument à l'ouvrage, et leur premier soin est de se prémunir contre les rigueurs de l'hiver. La hache et le feu ont bientôt préparé une petite place où l'on élève une cabane provisoire. Au cou de chacun des bestiaux est suspendue une clochette, puis on les lâche dans les *cannaies* des environs ; les chevaux restent près de la maison, où ils trouvent, à cette époque, une nourriture suffisante. Le premier bateau de commerce qui fait halte dans ces parages, procure aux pionniers de la farine, des hameçons, des munitions et autres choses dont ils ont besoin. Les métiers sont montés ; bientôt les rouets fournissent un peu de laine filée, et en quelques semaines la famille, jetant de côté ses habits en

haillons, peut en revêtir d'autres mieux appropriés au climat. Cependant le père et les fils ont planté des pommes de terre, semé des navets avec d'autres légumes ; et quelque bateau venu du Kentucky leur a fourni un commencement de basse-cour.

Arrive octobre, nuançant les feuilles de la forêt. Les rosées du matin sont froides, les journées chaudes, les nuits glacées ; et en peu de jours la famille, non encore faite au climat, est visitée par la fièvre. La langueur et la maladie abattent les forces des pauvres pionniers et quelqu'un qui les voit en ce moment peut bien les appeler, en effet, des êtres chétifs et misérables. Heureusement la saison malsaine est bientôt passée, et les gelées blanches commencent à paraître. Insensiblement les forces reviennent, les plus gros frênes sont abattus, leurs troncs coupés, fendus et placés au-devant de la cabane. Vers le soir, on allume un grand feu au bord de l'eau ; bientôt un steamer passe et demande à acheter le bois dont le produit ne laisse pas d'ajouter à leur bien-être, pour le reste de l'hiver.

Ce premier fruit de leur industrie leur donne un nouveau courage ; ils redoublent d'ardeur, et quand revient le printemps, les choses ont pris une tournure bien différente : venaison, viande d'ours, dindons sauvages, oies, canards, et de temps en temps un peu de poisson, ont contribué à les soutenir. Dans le champ maintenant élargi, on sème du blé, des citrouilles, et l'on met force pommes de terre. Leur bétail commence à s'accroître ; le steamer, qui s'arrête de préférence en cet endroit, leur achète tantôt un petit cochon, tantôt un veau, avec tout leur bois ; les

provisions se trouvent renouvelées, et dans les cœurs pénètre un plus vif rayon d'espérance.

Quel est celui des colons du Mississipi qui ne puisse réaliser de pareils bénéfices ? Aucun, assurément, pourvu qu'il sache s'aider soi-même ; et au retour des mois d'automne, les voilà déjà mieux préparés pour tenir tête aux fièvres qui vont sévir. Ils ont, pour en repousser les attaques, nourriture substantielle, habits confortables et un bon feu. Laissez passer encore une année, et la famille sera acclimatée tout à fait.

En attendant, les deux garçons ne perdent pas leur temps : ils ont découvert un marais rempli d'un excellent bois de construction ; et comme ils ont remarqué de grands radeaux d'arbres sciés qui passaient en flottant devant leur demeure, à destination de la Nouvelle-Orléans, ils se décident à tenter le succès d'une petite entreprise. Ils achètent des scies au long, construisent eux-mêmes quelques grossiers chariots aux larges roues ; troncs après troncs sont amenés jusqu'au rivage, où bientôt est charpenté leur premier radeau qu'ils chargent de quelques mesures de bois. Lorsque la crue des eaux l'a mis à flot, ils l'attachent avec de longues lianes ou des câbles ; puis, le moment propice étant arrivé, le père et ses fils s'embarquent dessus et se laissent aller au cours du grand fleuve.

La descente ne se fait pas sans beaucoup de difficultés ; mais enfin, sains et saufs, ils arrivent à la Nouvelle-Orléans. Là ils se défont de leur marchandise, et avec l'argent qui en provient, ils se procurent divers articles de confort et d'agrément. Alors ils

obtiennent passage aux dernières places d'un steamer; et le retour ne leur coûte presque rien, car ils savent s'employer à faire du bois et à rendre toutes sortes de services à l'équipage.

Cependant le bateau approche de leur demeure. Voyez là-bas, debout sur le rivage, la mère joyeuse entourée de ses filles. Elles se tiennent au milieu d'un tas de légumes; une grande jarre de lait frais est à leurs pieds, et dans leurs mains sont des assiettes chargées de rouleaux de beurre. Le steamer s'arrête; trois larges chapeaux de paille ondoyant à la brise s'élancent du dernier pont, et bientôt mari et femme, frères et sœurs, sont dans les bras l'un de l'autre. Le bateau emporte les provisions dont, au préalable, il a laissé le prix; et au moment où le capitaine donne le signal du départ, l'heureuse famille rentre dans sa cabane. Le mari remet à sa bonne ménagère la bourse aux dollars, tandis que les frères présentent à leurs sœurs quelques jolis cadeaux qu'ils ont achetés pour elles. Ah! que de tels instants dédommagent bien les pionniers de toutes leurs fatigues et de tous leurs maux!

Chaque année de réussite a augmenté leurs économies. Maintenant ils sont à la tête d'un beau troupeau de chevaux, de vaches, de porcs; ils ont abondance de provisions et jouissent d'un vrai bien-être. Les filles ont épousé des fils de pionniers leurs voisins, et ont trouvé de nouvelles sœurs dans les femmes de leurs propres frères. Le gouvernement garantit à la famille les terres sur lesquelles, vingt ans auparavant, ils avaient campé dans la misère et la maladie. Des bâtiments plus spacieux s'élèvent sur

des piliers qui les mettent à l'abri des inondations ; et où il n'y avait jadis qu'une seule cabane, on voit maintenant un joli village. Des magasins, des boutiques, des ateliers, accroissent l'importance de la place ; les pionniers vivent respectés, et quand l'heure en est venue, meurent regrettés de tous ceux qui les ont connus.

Ainsi se peuplent les vastes frontières de notre pays ; ainsi, d'année en année, la culture gagne sur les solitudes de l'Ouest. Un temps viendra, sans doute, où la grande vallée du Mississipi, couverte encore de forêts primitives et entrecoupée de marais, présentera le riant tableau de champs chargés de moissons et de riches vergers ; tandis que, groupées sur ses rivages, on verra fleurir d'industrielles cités, où des peuples entiers se réjouiront dans les bienfaits de la Providence.



Le rôle de la carabine au Kentucky.



AUTREFOIS, le Kentucky dépendait de la Virginie ; mais, dans ce temps-là, les Indiens regardaient cette partie des solitudes de l'ouest comme leur propriété ; ils n'abandonnèrent le pays que lorsqu'ils y furent contraints, pour s'enfoncer, la mort dans l'âme, jusqu'au plus profond des forêts inexplorées. Sans aucun doute, la richesse

du sol, la magnificence de ces rivages, le long d'un des plus beaux cours d'eau du monde, ne contribuèrent pas moins à attirer les premiers Virginiens, que le désir, si général en Amérique, de se répandre dans les contrées incultes et d'amener à une abondance plus en rapport avec les besoins de l'homme ces terres encore vierges. La conquête du Kentucky ne s'accomplit pas cependant sans de grandes difficultés ; la guerre, entre les envahisseurs et les Peaux-Rouges, fut sanglante et dura longtemps. Mais les premiers finirent par s'établir solidement sur le sol, et les autres durent lâcher pied, décimés et accablés par le sentiment de la supériorité morale et du courage à toute épreuve des hommes blancs.

Cette contrée, si je ne me trompe, fut découverte par un déterminé chasseur, le fameux Daniel Boon. La fertilité du sol, ses superbes forêts, le nombre de ses rivières propres à la navigation, ses sources salées, ses cavernes à salpêtre, ses mines de charbon, les vastes troupeaux de buffles et de daims paissant sur ses montagnes et dans ses riantes vallées, étaient un attrait bien suffisant pour les nouveaux venus qui poussèrent en avant avec une ardeur inouïe.

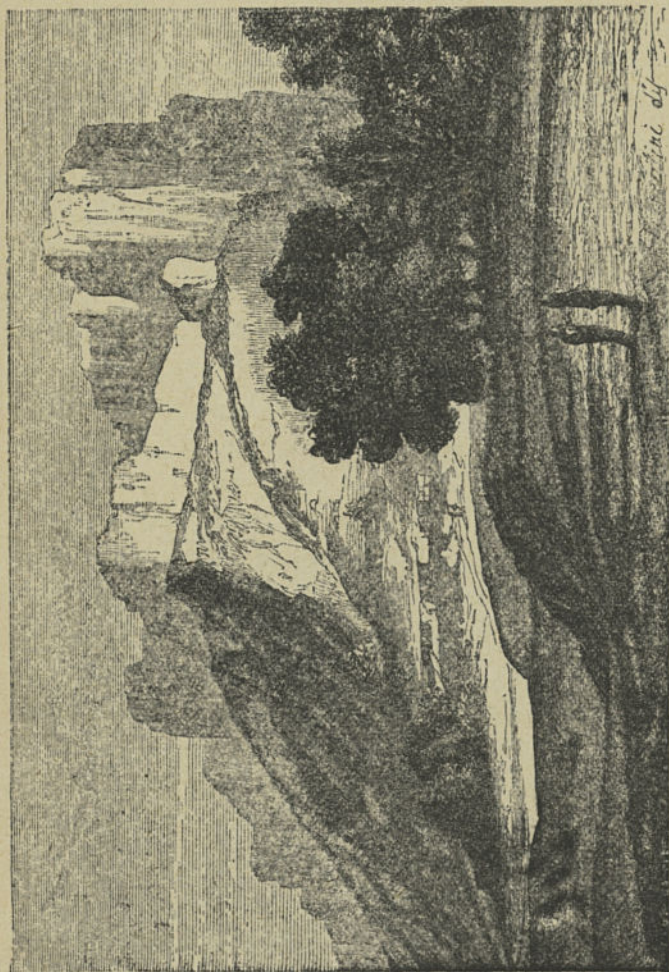
Les Virginiens se précipitèrent en foule vers l'Ohio : une hache, un couple de chevaux, une bonne carabine et force munitions, que fallait-il de plus à l'équipement d'un homme qui, suivi de sa famille, partait pour le nouvel État ? Ne savait-il pas que l'exubérante richesse du pays devait fournir amplement à tout ce qui lui manquerait ?

Celui qui une fois a été témoin de l'industrie et de la persévérance de ces émigrants, a pu juger, en

même temps, de quelle façon leur âme était trempée : insoucians de la fatigue qui les attendait à chaque pas, ils pénétraient résolument à travers une région inexplorée, couverte d'inextricables forêts, se guidant uniquement sur le soleil, couchant sur la dure. Tantôt c'étaient d'innombrables cours d'eau qu'il leur fallait passer à l'aide de radeaux, avec femme, enfants, bestiaux et le reste du bagage; obligés souvent de se laisser aller pendant des heures à la dérive, avant de pouvoir débarquer sur l'autre bord; tantôt c'étaient leurs troupeaux qui se dispersaient parmi les rizières du rivage et les y retenaient des jours entiers. A ces causes de trouble, ajoutez le danger sans cesse menaçant d'être assassinés, pendant leur sommeil, par des Indiens sans pitié qui rôdaient autour de leurs campements; enfin la perspective de plusieurs centaines de milles à parcourir, avant d'atteindre les lieux de rendez-vous, appelés *stations*; et certes, vous avouerez qu'affronter des difficultés comme celles-là, c'était faire preuve d'une énergie peu commune, et vous ne pourrez vous empêcher de reconnaître que la récompense dont jouirent ces colons vétérans avait été bien méritée.

Il y en avait cependant qui abandonnaient les rives de l'Atlantique, pour ceux de l'Ohio, avec plus de confort et de sécurité : ils emmenaient leurs charrettes, leurs nègres et leur famille. Un jour à l'avance, des hommes armés de haches frayaient le passage au travers des bois; et quand la nuit était venue, les chasseurs attachés à l'expédition se dirigeaient vers le lieu que l'on avait désigné pour le campement, ployant sous le gibier que la forêt leur procurait en

abondance. L'éclat d'un grand feu guidait leurs pas, et à mesure qu'ils approchaient, des démonstrations de



D'UN COTÉ DES ROCHERS A PIC ; DE L'AUTRE, UN RUISSEAU. (P. 114.)

vie et de gaieté leur annonçaient que tout allait bien. Bientôt la chair du buffle, de l'ours et du chevreuil était suspendue devant la braise, en larges et déli-

Curieuses aventures d'un naturaliste.

cieuses grillades ; les gâteaux préparés cuisaient à point sous le rôti succulent dont ils recevaient le jus, et chacun alors ne songeait qu'à se réjouir, après les fatigues de la journée. Les charrettes portaient les lits, on dételaït les chevaux qu'ensuite on lâchait pour qu'ils pussent se refaire au milieu du taillis ; à quelques-uns peut-être on attachait les jambes ; mais la plupart n'avaient qu'une clochette au cou, pour permettre au maître de les retrouver au matin.

Ainsi s'avançaient joyeusement ces bandes d'émi-grants qui vivaient dans une cordiale union, n'ayant point à craindre de plus grands obstacles, tandis qu'au sein de ces forêts, où ne se voyait encore aucune trace d'homme, ils s'ouvraient un passage vers la terre d'abondance. De temps à autre une escarmouche éclatait entre eux et les Indiens qui, quelquefois sans être aperçus, pénétraient en rampant jusque dans l'intérieur du camp ; mais les Virginiens n'en continuaient pas moins résolument leur voyage vers les horizons de l'ouest. Enfin les divers groupes arrivaient en vue de l'Ohio. Là, frappés de la beauté de ces sites incomparables, ils se mettaient tous ensemble à déblayer le terrain, dans l'intention d'y fonder un établissement qu'ils ne quitteraient plus.

D'autres, surchargés de bagages, préférèrent descendre le cours même de la rivière. Ils s'étaient construit des arches percées de sabords, et se laissèrent doucement glisser au gré des eaux, plus exposés cependant aux attaques des Indiens, que ceux qui voyageaient sur terre, car ces terribles indigènes épiaient tous leurs mouvements.

On ne manque pas de voyageurs qui vous donnent

la description de ces bateaux appelés anciennement *arches* et connus maintenant sous le nom de *prames*. Dans ce temps un bateau long de trente ou quarante pieds, sur dix ou douze de large, était considéré comme une construction gigantesque ; ce bateau contenait hommes, femmes et enfants, tous pêle-mêle, avec les chevaux, le bétail, les cochons, les volailles, les tas de légumes, les sacs de grain, etc. ; le toit, ou plutôt le pont ne ressemblait pas mal à une cour de ferme encombrée de foin, de charrues, de charrettes, enfin de tous les ustensiles du labourage, avec beaucoup d'autres encore parmi lesquels figurait dignement le rouet des matrones. Ces masses flottantes, jusqu'aux flancs desquelles on avait accroché les roues des différents véhicules épars sur le pont, portaient tout le petit avoir de chaque famille, et les pauvres émigrants n'osaient les mettre en mouvement que la nuit, dans les plus noires ténèbres, en cherchant à tâtons leur route, et se refusant les douceurs du feu et de la lumière, de peur que l'ennemi qui les guettait du rivage ne se précipitât sur eux pour les détruire. A la fin d'un aussi long et périlleux voyage, les nouveaux colons n'avaient d'abord d'autre habitation que ces mêmes bateaux sombres et humides, ce qui prolongeait cruellement leurs souffrances.

Mon intention dans ce court aperçu n'est pas de vous faire assister aux affreuses scènes de carnage où ne se signalèrent que trop souvent les différents partis des Blancs et des Peaux-Rouges, tandis que les premiers descendaient l'Ohio. D'abord, je ne me suis toujours senti qu'un très médiocre goût pour les batailles ; et en vérité, je souhaiterais de tout mon

cœur que le monde eût des inclinations un peu plus pacifiques. Qu'il me suffise de rappeler que, d'une manière ou d'une autre, les anciens possesseurs de la terre se virent contraints de quitter le Kentucky.

Ce dont je préfère vous entretenir en ce moment, mon cher lecteur, c'est du genre de divertissements encore aujourd'hui en vogue parmi ceux qui habitent le Kentucky. On y rencontre des individus que, même chez nous, on considère comme étant d'une habileté vraiment extraordinaire au tir de la carabine : *enfoncer* un clou n'est qu'une bagatelle pour mes adroits concitoyens, ainsi qu'abattre la tête d'un dindon sauvage, à la distance de cent pas. Mais ce qui est plus fort, il y en a qui *enlèvent l'écorce sous un écureuil*, et cela autant de fois de suite qu'il leur plaît ; d'autres qui, moins acharnés après le gibier, mouchent, dans les ténèbres, une chandelle à cinquante pas, du premier coup, et sans l'éteindre ; je me suis laissé dire qu'il s'en était trouvé plusieurs, si sûrs d'eux-mêmes et d'un tel sang-froid, qu'à une distance étonnante, ils avaient pu d'avance désigner celui des deux yeux de leur ennemi auquel ils destinaient leur balle ; et qu'en effet, après examen de la tête, on avait reconnu qu'elle avait frappé juste.

J'ai résidé plusieurs années dans le Kentucky, et témoin très souvent de ces exercices à la carabine, je veux vous présenter le résultat de mes observations ; vous laissant juger vous-même jusqu'à quel point les tireurs de cet État méritent leur réputation.

Il arrive fréquemment que plusieurs individus qui se savent experts dans ce genre d'amusement, se réunissent pour faire montre de leur adresse. On en-

gage une petite somme, et l'on plante un bouclier au centre duquel est enfoncé, jusqu'aux deux tiers environ, un clou de grosseur moyenne. Les tireurs marquent la distance, par exemple, à cinquante pas; chacun d'eux essuie l'intérieur de son canon, ce qu'on appelle le *nettoyage*, met une balle dans la paume de sa main, y verse de sa corne autant de poudre qu'il en faut pour la recouvrir; cette quantité étant regardée comme suffisante pour toute distance de moins de cent pas. Le coup qui porte tout près du clou est jugé très ordinaire; *fausser* le clou, c'est sans doute un peu mieux; mais il ne faut rien moins que le frapper droit sur la tête, pour faire coup qui vaille. Eh bien! un tireur, sur trois, frappe généralement le clou de cette manière: de façon que, pour une demi-douzaine de tireurs, c'est très souvent deux clous qu'il faut, avant que chacun ait eu son coup. Ensuite, ceux qui ont frappé sur la tête ont entre eux une nouvelle épreuve; et enfin, c'est entre les deux meilleurs que se termine l'affaire. Après quoi, tous les champions se rendent soit dans une taverne, soit chez l'un d'eux, où ils passent quelques heures agréables, ayant soin, avant de se séparer, de convenir d'un jour pour un second essai. Voilà ce qu'en termes techniques on appelle *enfoncer le clou*.

Enlever l'écorce sous l'écureuil est un délicieux passe-temps, et dans mon opinion, réclame beaucoup plus d'adresse qu'aucun autre exercice. C'est non loin de la ville de Francfort que je vis mettre en usage ce singulier moyen de se procurer des écureuils. L'acteur n'était autre que le célèbre Daniel Boon. Nous faisons route de compagnie et côtoyions les

rochers qui bordent la rivière Kentucky, lorsqu'au bout d'un certain temps nous atteignîmes un terrain plat que couvrait une forêt de noyers et de chênes. Comme la glandée en général avait donné cette année-là, on voyait des écureuils gambadant sur chaque arbre autour de nous. Mon compagnon, homme grand, robuste, aux formes athlétiques, n'ayant qu'une grossière blouse de chasseur, mais chaussé de forts mocassins, portait une longue et pesante carabine qui, disait-il tout en la chargeant, n'avait jamais manqué, dans aucun de ses essais précédents, et qui certainement ne se conduirait pas plus mal dans la présente occasion, où il se faisait gloire de me montrer ce dont il était capable. Le canon fut nettoyé, la poudre mesurée, la balle dûment empaquetée dans un morceau de toile, et la charge chassée en place à l'aide d'une baguette de noyer blanc. Les écureuils étaient si nombreux, qu'il n'était nullement besoin de courir après. Sans bouger de place, Boon ajusta l'un de ces animaux qui, nous ayant aperçus, s'était blotti contre une branche, à environ cinquante pas de nous, et me recommanda de bien remarquer l'endroit où frapperait la balle. Il releva lentement son arme jusqu'à ce que le petit grain qui est au bout du canon (c'est ainsi que les Kentuckyens appellent la *mire*) fut de niveau avec le point où il voulait porter. Alors retentit comme un fort coup de fouet, répété dans la profondeur des bois et le long des montagnes. Jugez de ma surprise : juste sous l'écureuil, la balle avait frappé l'écorce qui, volant en éclats, venait par contre-coup de tuer l'animal, en l'envoyant pirouetter dans les airs, comme s'il y eût été lancé par l'explosion

d'une mine. Boon entretint son feu, et en quelques heures nous avions autant d'écureuils que nous pouvions en désirer. Vous saurez, en effet, que recharger sa carabine n'est que l'affaire d'un instant ; et pourvu qu'on ait soin de l'essuyer après chaque coup, elle peut continuer son service des heures entières. Depuis cette première rencontre avec notre vétérân Boon, j'ai vu nombre d'autres individus accomplir le même exploit.

Quant à ce troisième exercice qui consiste à *moucher* la chandelle avec une balle, j'en fus pour la première fois témoin près des bords de la Grande Rivière, et dans le voisinage d'une remise à pigeons à laquelle j'avais préalablement rendu visite. Durant les premières heures d'une nuit noire, ayant entendu retentir de nombreux coups de carabine, je me dirigeai vers le lieu d'où ils partaient, pour en connaître la cause. En arrivant sur le terrain, je fus chaudement accueilli par une douzaine de grands gaillards qui s'apprenaient à tirer, dans les ténèbres, à la lumière réfléchie par les yeux d'un daim ou d'un loup. C'est ce qu'on appelle la chasse à la torche. Auprès d'eux brillait un grand feu dont la fumée s'élevait en tournoyant à travers le feuillage épais des arbres. A une distance qui permettait à peine de la distinguer, quoiqu'en réalité il n'y eût pas plus de cinquante pas, brûlait une chandelle ; enfin, à une dizaine de pas seulement du but, se tenait un individu chargé de constater le résultat des coups, de rallumer la chandelle, si par hasard elle était éteinte, ou de la remplacer, au cas qu'elle fût coupée en deux. Chacun tirait à son tour ; il y en avait qui ne frappaient

jamais ni mèche ni chandelle : ceux-là étaient salués par un grand éclat de rire ; tandis que d'autres la mouchaient parfaitement sans l'éteindre, et voyaient leur adresse récompensée par de nombreux hurrahs. L'un d'eux était particulièrement habile et très heureux : sur six coups, il mouchait trois fois la chandelle, et aux autres coups, il l'éteignait, ou la coupait immédiatement au-dessous de la flamme.

J'en aurais bien d'autres à raconter, de ces prouesses accomplies par les Kentuckyens avec la carabine. Dans chaque partie de cet État, quelque rares qu'y soient les habitants, tout homme qu'on rencontre est porteur de cette arme, aussi bien que d'un tomahawk. Souvent, par manière de récréation, ils détachent d'un arbre un quartier d'écorce dont ils font comme un bouclier au milieu duquel ils collent un peu de poudre mouillée avec de l'eau ou de la salive, pour figurer l'œil d'un buffle ; puis ils tirent à ce but jusqu'à leur dernière balle.

Imaginez, après cela, quelle fête c'est pour un Kentuckyen, quand il s'agit d'abattre du gibier ou de tuer un ennemi ! Je le répète, il n'est pas un homme dans ce pays qui n'ait la carabine à la main, depuis le jour où il est en état de la porter à son épaule, jusqu'à la fin, pour ainsi dire, de sa carrière. Cet instrument meurtrier est pour eux le moyen de se procurer la subsistance, au milieu de leurs excursions lointaines ; et durant tout le cours d'une vie vagabonde et presque sauvage, c'est aussi la principale source de leurs divertissements et de leurs plaisirs.



L'hospitalité dans les bois.

LORSQUE mon fils eut atteint l'âge de quatorze ans, j'entrepris avec lui un important voyage, qui fut signalé par plusieurs incidents. Nous naviguâmes d'abord du Bayou-Sarah jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, à bord du steamer *Magnet*, commandé par M. M'knight.



IL PRÉFÉRA S'ASSEOIR DEVANT LA PORTE. (P. 95.)

La vue seule de la *Belle Rivière* me remplissait de joie ; mais en arrivant au petit village de Trinité, il nous fallut prendre terre, avec plusieurs autres passagers, les eaux devenant trop basses pour permettre au bateau de poursuivre jusqu'à Louisville. On ne pouvait pas se procurer de chevaux ; et comme je

désirais continuer ma route sans délai, je pris le parti de remettre mes effets à la garde de l'hôtelier, qui s'engagea à me les faire parvenir par la première occasion.

Mon fils, avec toute l'ardeur de la jeunesse, se faisait fort de pouvoir accomplir à pied le long voyage que nous avons en perspective. Deux des passagers manifestèrent le désir de nous accompagner, « pourvu, dit le plus grand, et en apparence le plus robuste, pourvu que le *petit* puisse supporter la fatigue. Mes affaires, ajouta-t-il, sont urgentes, et il me faudra pousser rapidement jusqu'à Francfort. » Après le dîner, auquel nous avons contribué pour notre part, grâce au poisson de la rivière, mon fils et moi nous nous mîmes en route par les côtes de *Cash-Creek* où, quelques années auparavant, j'avais été retenu plusieurs semaines par les glaces. Nous couchâmes à la taverne, et le lendemain, nous disposant à repartir, nous fûmes rejoints par nos compagnons ; mais il était plus de midi quand nous traversâmes la crique.

L'un de nos camarades de route, nommé Rose, d'une complexion délicate et d'une tournure distinguée, s'avoua tout d'abord mauvais marcheur, et dit qu'il était bien aise que mon fils fût avec nous, car il pourrait, du moins, aller de pair avec lui. L'autre, un individu gros et fort, était déjà parti en avant. Nous marchions à la file, à la manière des Indiens, le long d'un étroit sentier frayé au milieu d'un champ de cannes ; puis, nous traversâmes des terrains couverts dans la *forêt brûlée*. Là, nous rencontrâmes tant de souches et de ronces, qu'il nous parut préférable

d'aller le long de la rivière dont nous suivîmes le cours sur un banc de petits cailloux, mon fils tantôt marchant à l'avant-garde, tantôt restant en arrière ; enfin, nous atteignîmes *America*, village très agréablement situé, mais d'un difficile accès. Nous nous arrê tâmes à la meilleure auberge, comme devrait le faire tout voyageur, soit à pied, soit à cheval ; car là, du moins, on est sûr d'être bien traité, sans pour cela payer plus cher. Avant de repartir, nous établîmes M. Rose notre trésorier. Nous avons fait dix milles par des sentiers escarpés et raboteux, lorsque nous regagnâmes la rivière. Après sept autres milles non moins pénibles, nous trouvâmes une maison près du bord, où nous résolûmes de passer la nuit. La première personne qui s'offrit à nous fut une femme cueillant du coton dans un petit champ. Nous l'abordâmes en lui demandant si elle ne pourrait pas nous recevoir dans sa cabane. « Très volontiers, répondit-elle ; et j'espère que vous voudrez bien vous contenter du peu qui nous suffit pour vivre, à mon mari et à moi. » Pendant qu'elle rentrait au logis pour préparer le souper, je pris, avec M. Rose et mon fils, le chemin de la rivière, sachant qu'un bain nous ferait beaucoup de bien. Quant à l'autre camarade, il refusa de nous suivre, et préféra s'asseoir devant la porte. Le soleil allait se coucher ; des milliers de robins fendaient l'air, se dirigeant vers le sud ; l'atmosphère était calme et pure. Bientôt le brave homme de la hutte nous appela pour souper ; et en trois sauts nous l'eûmes rejoint. C'était un grand gaillard sec et osseux, avec une bonne figure bronzée par le soleil. Après notre frugal repas, nous nous couchâmes tous quatre

sur un large lit étendu par terre, tandis que l'honnête couple se retirait au grenier.

Notre hôte, comme nous le lui avions recommandé, nous réveilla à la pointe du jour et nous dit que, sept milles plus loin, nous trouverions un déjeuner beaucoup meilleur que notre dernier souper. Il ne voulut jamais recevoir d'argent ; seulement, je parvins à lui faire accepter un couteau. Nous nous remîmes en route ; au départ, mon fils paraissait très faible, mais il reprit courage, tandis que notre vaillant compagnon, que je désignerai par S***, montrait tous les symptômes d'une extrême lassitude. Comme on nous l'avait annoncé, nous arrivâmes à une maisonnette habitée par une espèce de grand fainéant, heureux d'avoir une femme active et six robustes enfants qui tous travaillaient pour le faire vivre. La femme nous accueillit bien ; son langage et ses manières indiquaient une naissance beaucoup au-dessus de sa position. Jamais je n'ai mieux déjeuné : le pain était fait de blé nouveau ; les poulets avaient été préparés par une de ses filles. Nous eûmes aussi d'excellent café, et mon fils put se régaler de lait frais. La bonne dame semblait toute réjouie de nous voir manger avec tant d'appétit. Ses fils s'en furent à leur ouvrage, et le paresseux de mari s'installa devant la porte pour fumer sa pipe. Nous mîmes un dollar dans la main potelée de l'enfant et dîmes adieu à sa mère. D'abord, nous voulûmes continuer le long du rivage ; mais il nous fallut bientôt rentrer dans les bois. Cependant, mon fils commençait à s'affaïsser. Cher enfant ! Je le vois encore se couchant sur une souche, épuisé de fatigue, et de grosses larmes lui tombant

des yeux. Je baignai ses tempes, l'appelai des noms les plus doux ; et par hasard, ayant aperçu un gros coq d'Inde qui trottait devant nous, je le lui montrai... A cette vue, et comme soudain ranimé, il se lève et se met à courir après l'oiseau ! De ce moment, il parut avoir acquis de nouvelles forces ; et nous atteignîmes enfin Wilcox, où nous nous arrêtâmes pour la nuit. A la vérité, on nous reçut assez mal et sans faire grande attention à nous ; mais du moins nous eûmes à manger et un lit.

Le soleil se leva le lendemain dans toute sa splendeur, réfléchissant sur l'Ohio ses rayons couleur de feu. Impossible d'avoir une plus belle vue que celle dont nous jouissions en quittant Wilcox. Après deux milles à travers des bois inextricables, nous arrivâmes à Belgrade ; puis, ayant dépassé le fort *Massacre*, nous fîmes halte pour déjeuner. S*** se plaignait tout haut, nous donnant à entendre que le manque de routes rendait le voyage très désagréable. Il n'avait pour habitude, nous dit-il, ni de se cacher comme un voleur, dans les broussailles, ni de trébucher, en plein soleil, parmi les rochers et les cailloux. — De quelle manière alors avait-il donc voyagé ? C'est ce qu'il ne jugea pas à propos de nous faire savoir. M. Rose se conduisait à peu près aussi bien que mon fils ; et c'était moi maintenant qui marchais à l'avant-garde. Vers le coucher du soleil, nous avions regagné les bords de la rivière, en face de l'embouchure du Cumberland. Sur une montagne, propriété du Major B***, nous trouvâmes une maison où il n'y avait qu'une femme extrêmement pauvre, mais d'un cœur excellent. Elle nous dit qu'en cas que nous ne

pussions traverser la rivière, elle nous hébergerait pour cette nuit ; mais, ajouta-t-elle, comme la lune est levée, je vous passerai dès que mon bateau sera revenu. Morts de faim et n'en pouvant plus, nous nous étendîmes sur l'herbe brûlée du soleil, en attendant notre maigre souper, ou l'esquif qui devait nous transporter de l'autre côté de la rivière. Déjà j'avais égrugé le grain, attrapé les poulets et j'allumais du feu, lorsque le cri : « Le bateau, le bateau ! » nous fit tous lever. Nous traversâmes la moitié de l'Ohio, franchîmes l'île de Cumberland, et nous trouvâmes bientôt dans le Kentucky, la terre natale de mes enfants chéris. Je n'étais plus maintenant qu'à deux ou trois milles du lieu où, quelques années auparavant, j'avais eu mon cheval tué sous moi par la foudre.

Inutile de vous énumérer au long nos diverses stations et les rencontres que nous fîmes, avant d'atteindre les bords de la *Rivière verte*. Nous étions partis de Trinité le 15 octobre à midi ; et le 18 au matin, on eût pu voir quatre voyageurs qui, descendant une montagne, contemplaient dans le lointain les rayons du soleil réfléchis sur un horizon de forêts. L'épaisse gelée blanche qui recouvrait la terre et les clôtures des champs, étincelait à la lumière et fondait peu à peu. Que toute la nature semblait belle, dans son silence et son repos ! Mais les jouissances que j'éprouvais en admirant cette magnifique scène étaient bien troublées par l'état où je voyais mon fils : Il ne faisait plus que se traîner, comme un oiseau dont l'aile est brisée ; les autres ne valaient guère mieux que lui ; et pourtant il souriait, se redressait encore et s'efforçait de se maintenir à côté de nous.

Le pauvre M. S***, pantelant et de plusieurs pas en arrière, ne parlait plus que d'acheter un cheval. Cependant, nous avions pour le moment assez bon chemin ; et le soir, nous arrivâmes à une maison où j'entrai pour demander à souper et des lits. En ressortant, je trouvai mon Victor qui dormait sur l'herbe ; M. Rose regardait ses pieds tout saignants ; quant à S***, il venait de vider une bouteille. Il fut décidé qu'à partir de là, au lieu de prendre par Henderson, nous couperions à la traverse, sur la droite, pour gagner directement Smith's Ferry, par la route de Highland Lick Creek.

Le lendemain, nous reprîmes notre pénible voyage ; il ne nous arriva rien de bien intéressant, excepté la rencontre d'un beau loup noir, tout à fait doux et apprivoisé et dont le propriétaire avait refusé cent dollars. M. Rose, qui était homme de ressource et de goût, charmait nos ennuis avec son flageolet, et parlait souvent de sa femme, de ses enfants et de son foyer, ce qui me donnait encore meilleure opinion de lui. — En passant le long d'un verger, nous remplîmes nos poches de pêches d'octobre ; et quand nous arrivâmes à la traversée de *Water-River*, nous trouvâmes les eaux extrêmement basses. Déjà les vents avaient dispersé le gland sur les endroits peu profonds, et les canards huppés couraient après pour le ramasser. Là, nous remarquâmes une grande source salée que fréquentaient les buffles ; mais où sont-ils aujourd'hui, ces puissants animaux qui, faisant voler la poussière, exhalaient alors leur colère en longs beuglements ?

Cependant, les pieds du bon M. Rose devenaient

de plus en plus malades ; M. S*** était aux abois, et mon fils au contraire, chaque jour, paraissait plus lesté et plus dispos. Le 20, il fit sombre et nous craignions de la pluie, d'autant plus que le terrain était plat et argileux. Dans le comté d'Union, nous atteignîmes une large clairière où se trouvait l'habitation d'un juge qui eut la complaisance de nous mettre dans la grande route et de nous accompagner un mille plus loin, avec d'excellentes instructions touchant les ruisseaux, les bois et landes qu'il nous faudrait encore traverser ; ce qui toutefois ne nous eût pas tirés d'embarras, si un voisin à cheval ne s'était offert pour nous montrer notre chemin. La pluie tombait maintenant à verse, et nous incommodait fort ; mais enfin, arrivés à Highland Lick, nous heurtâmes à la porte d'une cabane, que nous faillîmes défoncer, en bousculant une chaise qui était placée derrière. Sur un sale lit, un homme était étendu, ayant devant lui une petite table sur laquelle se trouvait un livre de commerce ; un pistolet pendait au clou à son chevet, et une longue dague espagnole à son côté. Il se leva, en me demandant ce que je voulais. « Une meilleure auberge, et le chemin pour aller à Sugg. — Suivez la route, et au bout de cinq milles, vous trouverez le gîte que vous cherchez. » Mes compagnons m'attendaient en se réchauffant au feu de chaudières à sel. Le singulier personnage que je venais de voir n'était rien moins qu'un inspecteur. Il nous fallut traverser plus d'une crique avant d'apercevoir la bienheureuse hôtellerie.

La matinée du 21 fut belle ; nous avons bien dormi à Sugg, et ne tardâmes pas à entrer dans des



LES FLANCS DE LA MONTAGNE SE DRESSENT ABRUPTS DE CHAQUE CÔTÉ. (P. 118.)

landes de pins d'un aspect assez agréable, avec une bonne route devant nous. Rose et S*** se trouvaient réduits à un tel état, qu'ils nous proposèrent de nous laisser aller sans eux. Nous fîmes halte pour délibérer un instant là-dessus ; mais leur parti était pris ; ils voulaient continuer d'un train plus modéré : en conséquence, nous dûmes leur dire adieu. Je demandai à mon fils comment il se trouvait. Il se mit à sourire et doubla le pas ! bientôt nos anciens compagnons disparurent à notre vue. Environ deux heures après, nous étions assis sur le bac de la *Rivière verte*. A Smith's Ferry, la rivière prend l'aspect d'un lac profond : les grands roseaux de ses bords, les saules touffus qui l'ombragent, le vert foncé de ses ondes, forment un tableau remarquable en toute saison, mais particulièrement dans le calme d'une soirée d'automne. M. Smith nous donna un bon souper, accompagné d'un cidre pétillant, et d'un lit confortable ; et de plus, il fut convenu qu'il nous conduirait dans sa voiture jusqu'à Louisville.

J'eus dans cette circonstance un mémorable exemple d'hospitalité, qui me semble digne d'être rapporté avec quelques détails.

Hospitalité ! douce vertu, toujours agréable à l'étranger, mais qu'on n'apprécie pas toujours pour ce qu'elle est en réalité. Qu'un voyageur se soit rendu célèbre, l'accueil dont il se voit l'objet n'est souvent dû, en grande partie, qu'au soin que prend l'hôte de ses propres intérêts ; et certes, la faveur dont on l'entoure perd bien de son prix, quand on la lui fait acheter par mille et mille réponses à d'interminables questions sur ses lointains voyages et ses

périlleuses aventures. Tel autre reçoit l'hospitalité de la munificence de personnages qui, possesseurs de tout le confort de la vie, éblouissent de leur ostentation le pauvre voyageur égaré, le conduisent pompeusement d'un bout à l'autre de leur vaste manoir, puis le laissent tout seul à s'égarer, comme il l'entendra, dans un bel appartement, sous prétexte qu'il n'est pas fait pour être présenté à l'honorable cercle des amis de la maison. Un troisième, avec plus de chance, rencontre un caractère simple et franc : on l'accueille à bras ouverts ; on lui offre argent, domestiques et chevaux, pour le mettre en état de continuer sa route, et l'on ne se sépare de lui que les larmes aux yeux ! Dans ce cas, l'étranger contracte plus ou moins d'obligation, et doit, par suite, plus ou moins de reconnaissance. Mais croyez-moi, cher lecteur, l'hospitalité reçue de l'habitant des forêts, qui ne peut offrir que l'abri de son humble toit, et partage avec vous les provisions de chaque journée, voilà celle qui, entre toutes, est agréable au voyageur, et dont son cœur ne perd jamais le souvenir.

J'avais déjà fait dans les bois plusieurs centaines de milles, en compagnie de mon fils, comme je viens de le raconter, lorsque nous arrivâmes près d'une rivière aux eaux limpides et sur le bord opposé de laquelle j'aperçus une habitation. Nous traversâmes en canot le cours d'eau et bientôt nous nous arrêtons devant la maison, qui justement était une auberge où nous résolûmes de passer une partie de la nuit. Nous étions l'un et l'autre extrêmement fatigués, et je fis avec l'hôte un arrangement pour nous conduire environ cent milles plus loin, dans une légère voiture à

la Jersey ; nous devions repartir au lever de la lune.

Il pouvait être deux heures avant l'aurore, quand elle commença à poindre au-dessus de la forêt. Nous partîmes au bon trot, dansant sur la charrette comme des pois dans un crible. Le chemin, tout juste assez large pour nous laisser passer, était sillonné d'ornières profondes, et barré çà et là de troncs d'arbres et de vieilles souches par-dessus lesquels nous nous lançions bravement sans ralentir notre train. Le maître de l'auberge, M. Flint, notre conducteur, nous avait vanté sa parfaite connaissance du pays ; aussi nous abandonnâmes-nous avec confiance à sa direction, lorsqu'il nous proposa de nous mener par la traverse, au plus court ; et nous suivîmes ce chemin, cahotés sans cesse et faisant de droite et de gauche de fréquents détours pour ne pas nous rompre le cou sur les monceaux de bois qui obstruaient le passage. La journée avait commencé par promettre un beau temps ; mais comme il y avait eu gelée blanche depuis plusieurs nuits, on s'attendait à un changement prochain. Malheureusement il arriva bien avant que nous eussions regagné la route. La pluie tomba par torrents, le tonnerre grondait, les éclairs nous aveuglaient. Nous n'étions encore qu'au matin, mais la tourmente nous avait replongés dans une nuit complète, noire, effroyable. Notre voiture n'était pas couverte ; mouillés et transis, nous gardions un morne silence, avec la perspective de devoir attendre sous le chétif abri que pourrait nous procurer notre véhicule.

Que faire... ? S'arrêter ! c'était encore pis que d'avancer. Nous lâchâmes donc la bride aux chevaux, avec un reste d'espoir qu'ils sauraient nous tirer de

ce mauvais pas. Tout à coup ils ralentirent leur course ; nous vîmes briller dans le lointain une faible lumière, et, presque au même instant, des chiens se mirent à aboyer. Nos chevaux, arrêtés par une haute clôture, commencèrent de leur côté à hennir, tandis que moi, j'appelais de toutes mes forces ; et nous eûmes bientôt une réponse. En même temps, une torche de pin s'agita dans les ténèbres, en s'avançant vers nous. Elle était portée par un esclave nègre qui, sans prendre le temps de nous adresser aucune question, nous recommanda de longer la haie, en disant que le maître l'avait envoyé pour conduire les étrangers à la maison. Nous le suivîmes tout réjouis, et peu de temps après nous arrivions à la porte d'une cour, dans laquelle nous aperçûmes une modeste cabane.

Sur le seuil, se tenait un jeune homme de haute taille et de bonne mine, qui nous invita à descendre de voiture et à lui faire l'amitié d'entrer. Sans cérémonie nous acceptâmes, et pendant que nous mettions pied à terre, la conversation s'engagea : « Un mauvais temps, messieurs. Mais qui donc a pu vous amener par ici ? Il faut que vous ayez perdu votre chemin, car il n'y a pas de route à vingt milles à la ronde. — Il n'est que trop vrai, nous l'avons perdu, répondit M. Flint ; mais en revanche nous avons trouvé un gîte, et grand merci pour votre réception ! — Ma réception, répliqua l'habitant des bois, n'est pas bien magnifique, après tout ; mais vous êtes ici en sûreté, et c'est le principal !... Éliisa, Éliisa, continua-t-il en se retournant vers sa femme, aie soin de préparer quelque chose pour les étrangers... Et toi, Jupiter,

s'adressant au nègre, apporte du bois et rallume le feu... Éliisa, appelle les garçons, et traite les étrangers du mieux que tu pourras... Approchez, messieurs ; ôtez ces habits mouillés et séchez-les au feu... »

Pour ma part, connaissant mes compatriotes comme je les connais, je n'étais pas surpris de tout cela ; mais mon fils faisait tout bas la remarque, en se rangeant auprès de moi, que nous étions bien heureux d'avoir rencontré de si braves gens. M. Flint, pendant ce temps, mettait la main aux chevaux qu'il conduisait sous un hangar ; et la jeune femme allait et venait pour tout préparer, d'un air si empressé et si aimable, qu'elle semblait évidemment nous dire que tout ce qu'elle en faisait n'était qu'un plaisir pour elle. Deux jeunes nègres s'avancèrent pour nous regarder, puis disparurent en appelant les chiens, et bientôt après les cris du poulailler nous apprenaient qu'on s'occupait activement de nous. Jupiter apporta du bois dans l'âtre dont la flamme illumina toute la maisonnette ; enfin, M. Flint et notre hôte étant rentrés, nous commençâmes réellement alors à goûter toutes les douceurs de l'hospitalité.

« C'est bien dommage, observa l'habitant des bois, que nous n'ayons pas eu le bonheur de vous avoir il y a aujourd'hui trois semaines ; car c'était, dit-il, le jour de nos noces : mon père nous avait donné de quoi garnir le buffet, et vous auriez pu faire meilleure chère. Malgré cela, si vous aimez le jambon et les œufs, on pourra vous en donner, même un petit poulet sur le gril. Je n'ai pas de whisky ; mais mon père a de fameux cidre, et je vais vous en chercher. » Je

demandai si son père demeurait loin : « Seulement à trois milles, monsieur, et je vais être de retour avant qu'Élisa ait fricassé le souper. » En effet il sortit, et l'instant d'après nous entendions le galop de son cheval. La pluie tombait toujours à torrents ; et alors, moi aussi, je fus frappé de l'extrême bonté de notre hôte.

D'après toutes les apparences, l'âge du couple aimable sous le toit duquel nous avons trouvé l'abri ne dépassait pas, à eux deux, la quarantaine. On voyait bien qu'ils n'étaient pas riches et n'avaient qu'à peine pour se suffire à eux-mêmes ; mais la générosité de leurs jeunes cœurs était sans bornes. La cabane, nouvellement bâtie, avait été construite de troncs de tulipier soigneusement rabotés et polis : tout y respirait la plus grande propreté ; les grossières pièces de bois qui formaient le plancher paraissaient même tout récemment lavées et séchées. Plusieurs robes et jupons d'une étoffe commune, mais solide, étaient pendus aux poutres, d'un côté de la cabane, tandis que l'autre était couvert de vêtements et d'effets à l'usage d'un homme. Un grand rouet avec des rouleaux de laine et de coton occupait l'un des coins ; dans l'autre, se dressait un petit buffet contenant la modeste batterie de cuisine, en plats neufs, verres, assiettes et autres ustensiles d'étain. La table n'était pas grande non plus, mais toute neuve et aussi polie, aussi luisante que peut l'être du noyer. Une belle carabine ornait le manteau de la cheminée.

Le jeune noir s'occupait à moudre du café ; le pain fut pétri par la ménagère, et placé au fur et à

mesure, pour la cuisson, sur une plaque au-devant du feu ; le jambon et les œufs frétilaient déjà et chantaient dans la poêle ; en avant de l'âtre, au-dessus des cendres chaudes, deux poulets sur le gril se gonflaient et fumaient à faire envie ; enfin la nappe était mise, tout était prêt, quand les pas du cheval annoncèrent le retour du mari. Il entra, apportant un baril de cidre de deux gallons (1) ; et vraiment ses yeux pétillaient de plaisir en disant : « Tu ne sais pas, Éliisa ! mon père qui voulait nous voler nos étrangers ! il allait venir ici, les prier de l'accompagner chez lui, comme si nous n'avions pas, à nous deux, de quoi bien les recevoir ! Au moins, voilà du liquide... Allons, messieurs, à table, et que chacun fasse de son mieux ! » Il n'était pas besoin de nous forcer ; et moi, pour savourer plus délicieusement mon repas, je pris une chaise de la façon du mari, par préférence à celles qu'on appelle *windsor*, et dont une demi-douzaine garnissait la cabane. La mienne était rembourrée d'un morceau de peau de daim proprement tendue, et procurait un siège très confortable.

La femme reprit alors ses fuseaux, et le mari, après avoir rempli une bouteille d'un cidre pétillant, s'assit auprès du feu pour sécher ses habits. Le bonheur dont il jouissait éclatait dans ses yeux, lorsqu'à ma demande il se mit à nous raconter en gros l'état de ses affaires et ses projets. « J'aurai, nous dit-il, vingt-deux ans, vienne Noël prochain. Mon père quitta la Virginie étant jeune, et s'établit sur la grande étendue de pays où il vit encore. A force de travailler, il n'a

1. Environ huit litres.

pas trop mal réussi. Nous étions neuf enfants ; la plupart sont mariés et établis dans le voisinage. Le



UNE MONTÉE ÉTROITE, COUPÉE DANS LE ROC. (P. 113)

brave homme a partagé aux uns la terre qu'il possédait déjà, et en achète de surplus pour les autres.

Il y a deux ans qu'il m'a donné celle que j'occupe ; et pour un plus beau morceau, il n'est pas facile d'en trouver. J'ai défriché, j'ai planté et je me trouve avoir champs et verger. Mon père m'a aussi donné un fonds de bétail, quelques chiens, quatre chevaux et deux nègres. Je campais ici ordinairement pendant mes travaux ; puis quand j'ai voulu me marier avec la jeune femme que vous voyez à son rouet, mon père m'a aidé à élever cette hutte. Par hasard, il s'est trouvé que ma femme avait aussi un nègre, et nous avons commencé notre ménage aussi bien que beaucoup d'autres, et Dieu aidant, nous pourrions... Mais, messieurs, vous ne mangez pas !... Éliisa, m'est avis que ces messieurs ne refuseraient pas un peu de lait. » La jeune femme arrêta son rouet, et nous demanda lequel nous préférions du lait caillé ou du lait doux (car il faut que vous sachiez, lecteur, que le lait caillé est regardé, par nombre de fermiers, comme un régal) : et l'on apporta du lait caillé et du lait doux ; mais, pour ma part, je préfèrai m'en tenir au cidre.

Le souper fini, nous nous rapprochâmes tous du feu, et de nouveau la conversation s'engagea. A la fin, notre bon hôte s'adressant à sa femme : « Éliisa, lui dit-il, j'imagine que ces messieurs ne seraient pas fâchés de se coucher ; vois donc quel lit tu pourras leur donner. » Éliisa regarda son mari en souriant : « Mais, Willy, nous n'avons qu'à dédoubler le nôtre et en étendre la moitié pour nous sur le plancher, où nous dormirons très bien. Quant au reste, nous l'arrangerons pour ces messieurs du mieux que nous pourrons. » A cela, je m'opposai tout d'abord, et

proposai de coucher sur une couverture, auprès du feu ; mais ni Willy ni Éliisa ne voulurent en entendre parler. En conséquence, ils déménagèrent une partie de leur lit qu'ils installèrent sur le plancher, et après de longs débats, il fallut bel et bien nous y étendre. Les nègres furent envoyés à leur cabine, le jeune couple se mit au lit, et M. Flint nous endormit tous avec une interminable histoire qui ne tendait à rien moins qu'à nous prouver comme quoi il était vraiment extraordinaire qu'il eût fini par s'égarer.

Toi, qui restaures si délicieusement la nature épuisée, sommeil embaumé..... Mais la suite à demain ; car il fuyait déjà, ce doux sommeil, chassé par l'aurore. M. Speed, notre hôte, se leva, mit le nez à la porte, et bientôt se retournant, nous assura qu'il faisait trop mauvais pour qu'on pût songer à partir. Je crois, en vérité, qu'il en était bien aise ! Mais moi, j'avais hâte de continuer ma route, et je priai M. Flint de préparer ses chevaux. Cependant Éliisa était debout aussi, et je vis qu'elle disait quelque chose à l'oreille de son mari, qui se mit à crier tout haut : « Certainement, messieurs, vous ne partirez pas sans prendre un morceau, et c'est moi qui me charge de vous remettre dans votre route. » J'eus beau dire et beau faire, le déjeuner fut préparé, et il fallut le manger. Le ciel s'était un peu éclairci, et sur les neuf heures nous remontions en voiture. Willy, à cheval, marchait devant ; et, en assez peu de temps, il nous eut conduits dans un chemin que nous n'eûmes qu'à suivre pour regagner enfin la grande route. C'est là que nous nous séparâmes de notre hôte des bois, avec un regret d'autant plus vif, qu'il

ne voulut rien accepter d'aucun de nous. Bien loin de là ; il dit avec un sourire à M. Flint, qu'il espérait que d'autres fois encore il pourrait prendre le chemin le plus long pour le plus court, et, nous souhaitant un bon voyage, s'en retourna au trot de son cheval, vers son heureuse demeure.

*
* *

Voici quelques souvenirs sur une autre de mes excursions.

Je quittai un jour Philadelphie à quatre heures du matin, par le coche, n'emportant avec moi que le bagage strictement nécessaire pour l'expédition projetée ; c'est-à-dire, une boîte qui contenait un petit paquet de linge, du papier à dessiner, mon journal, des couleurs et des pinceaux, plus, vingt-cinq livres de plomb, mon fusil, quelques pierres et un peu d'argent.

Nos voitures ne sont pas des meilleures, et ne se meuvent pas avec toute la célérité qu'on leur connaît dans certains autres pays. Il était donc huit heures et nuit close quand nous atteignîmes « Mauch-Chunk » aujourd'hui si réputé dans toute l'Union pour ses précieuses mines de charbon, et situé à quatre-vingt-huit milles de Philadelphie. Nous avons traversé des contrées d'un aspect très divers, les unes sagement cultivées, d'autres encore à l'état de nature, et qui ne m'en plaisaient que mieux. En descendant de voiture, j'entrai dans la salle des voyageurs et demandai l'hôte. Sur-le-champ, je vis venir à moi un jeune homme de bonne mine auquel je fis part de ce que je désirais. Il me répondit d'un air affable,

offrant de me loger et de me nourrir à bien meilleur compte que les voyageurs qui venaient pour le simple plaisir de se faire traîner sur le railway. En un mot, nous étions d'accord au bout de cinq minutes, et je me trouvais installé très confortablement.

Au premier chant du coq annonçant au petit village l'approche du jour, j'étais en route avec mon fusil et mon album, pour juger par moi-même des ressources du pays. Je me dirigeai à travers champs, gravis je ne sais combien de montagnes escarpées, et m'en revins, sinon fatigué, au moins très désappointé de n'avoir pas vu d'oiseaux ; aussi fis-je de suite mes arrangements avec un voiturier, pour être transporté dans les parties centrales du grand marais de pins ; et sans retard nous partîmes. Il commençait alors à s'élever un ouragan furieux ; néanmoins j'ordonnai à mon conducteur de pousser en avant. Il fallut tourner plus d'une haute montagne, et nous parvinmes enfin à en franchir une qui dominait toutes les autres aux environs. Le temps était devenu affreux ; la pluie nous transperçait jusqu'aux os, mais ma résolution était inébranlable, et le postillon dut continuer sa route. Après avoir ainsi fait environ quinze milles, nous quittâmes la chaussée, et nous nous engageâmes dans une montée étroite et difficile qui semblait n'avoir été coupée dans le roc que pour permettre aux habitants du marais de recevoir leurs provisions du village que je venais de quitter. Plusieurs fois nous nous trompâmes de chemin, et il faisait nuit sombre quand un poteau nous indiqua par bonheur celui qui conduisait à la maison d'un M. Jediah Irish à qui j'avais été recommandé. Nous primes

alors en cahotant par une descente roide que bordaient, d'un côté, des rochers à pic, et de l'autre un petit ruisseau qui semblait gronder à l'approche des étrangers. Le sol était tellement encombré de lauriers et de grands pins de diverse nature, que le tout ne présentait qu'une masse confuse et ténébreuse.

Enfin nous atteignîmes l'habitation dont la porte se trouvait déjà ouverte, l'apparition de visages inconnus n'ayant rien de surprenant, même dans les parties les plus reculées de nos forêts. J'entrai, et l'on m'avança tout d'abord une chaise, tandis qu'on montrait à mon conducteur le chemin de l'étable. J'engageai tout de suite la conversation, en demandant quelle était la nature du pays, et si les oiseaux étaient nombreux dans le voisinage ; mais mistress Irish, l'hôtesse, s'entendant mieux aux affaires de son intérieur qu'à ce qui concernait l'ornithologie, me renvoya, pour les renseignements, à un neveu de son mari, qui ne tarda pas à paraître, et en faveur duquel à première vue, je me sentis prévenu. Son langage indiquait un jeune homme instruit ; de son côté, il s'aperçut que moi-même je n'étais pas non plus sans quelques connaissances ; et finalement il me dit adieu d'un ton qui me donna beaucoup à espérer.

L'ouragan était déjà balayé, lorsqu'au matin les premiers rayons du soleil étincelaient sur le feuillage humide dont ils faisaient éclater toute la richesse et la splendeur. Mon oreille s'ouvrait délicieusement aux notes si douces, si mélodieuses de la grive et autres oiseaux chanteurs ; à peine avais-je fait quelques pas, que la détonation de mon fusil réveillait l'écho des bois, et je ramassais, parmi les feuilles, une

charmante fauvette que j'avais longtemps cherchée, mais jusqu'ici toujours en vain. Je n'en demandais, pour l'instant, pas davantage : et tout en faisant une courte halte, je pus me convaincre que le marais hébergeait nombre d'autres sujets non moins précieux pour moi.

Le neveu me rejoignit bientôt, sa carabine sur l'épaule, et s'offrit à m'accompagner au travers des bois dont il connaissait toutes les retraites ; mais j'étais impatient de fixer sur le papier la forme et la beauté de mon petit oiseau ; je le priai donc de casser, pour marquer la place, une branche de laurier en fleurs, et revins avec lui à la maison, ne parlant plus que de l'aspect enchanteur de la contrée, et des scènes pittoresques qu'offrait le paysage autour de nous.

Plusieurs jours se passèrent, durant lesquels je fis connaissance avec mon hôtesse et sa petite famille ; et sauf quelques rares excursions, j'employais la plus grande partie de mon temps à dessiner. Un matin, comme je me tenais près de la fenêtre de ma chambre, je vis descendre de cheval un homme de haute taille et d'apparence robuste, qui défit la sangle, enleva la selle d'une main, passa de l'autre la bride par-dessus la tête de l'animal, et se dirigea vers la maison, tandis que le cheval s'en allait de lui-même boire au petit ruisseau. Il se fit alors un certain mouvement dans l'appartement au-dessous de moi, puis je vis ressortir le grand individu qui prit le chemin des scieries et des magasins situés à environ cent mètres de la maison. Les affaires avant tout ! telle est la devise des Américains. Au bout de quelques minutes mon

hôtesse entra dans ma chambre, accompagnée d'un homme à la mine prévenante, que je reconnus de suite pour un habitant des bois, et qu'elle me présenta comme M. Jediah Irish, son mari. Non seulement il me fit le meilleur accueil, mais promit de me seconder de tous ses efforts, pour la réussite de mes projets.

Nos longues promenades, et ces conversations que nous aimions davantage encore à prolonger, je ne les oublierai jamais, non plus que tant de beaux oiseaux que nous avons poursuivis, tués ensemble, et que nous admirions si bien tous deux ! Cette venaison succulente, cette délicate chair d'ours, ces truites délicieuses, mon régal de chaque jour, il me semble les savourer encore; et quel plaisir aussi de l'entendre me lire ses poèmes favoris de Burns, pendant que, le crayon à la main, je donnais la dernière touche au dessin d'un oiseau que j'avais là devant moi ! Oui ! c'en était assez pour faire revivre, dans ma mémoire, les fraîches impressions de mon enfance, alors qu'émerveillé, je lisais les descriptions de cet âge d'or que je retrouvais ici réalisé sous mes yeux.

Le Lehigh, qui coule non loin, décrit brusquement plusieurs coudes entre les montagnes, et donne naissance à de nombreuses chutes au-dessous desquelles de vastes réservoirs font, de cette rivière, une ressource précieuse pour l'établissement de toutes sortes de moulins.

Quelques années avant l'époque dont je parle, mon hôte avait été choisi comme agent de la compagnie charbonnière du Lehigh; il fut chargé en outre de la construction des moulins, et de surveiller l'exploitation des beaux arbres qui couvraient les montagnes

aux environs. Jeune, fort, actif, et de plus, industriel et persévérant, il se mit à la tête de quelques



LE LEHIGH DONNE NAISSANCE A DES CHUTES D'EAU. (P. 116.)

ouvriers, planta d'abord sa tente aux lieux où maintenant se voit sa maison ; puis, ayant déblayé à force

Curieuses aventures d'un naturaliste.

8

de bras, la route dont j'ai parlé plus haut, il finit par atteindre la rivière au centre d'un tournant, et y construisit plusieurs moulins. A cet endroit, le passage se rétrécit tellement, qu'il semble avoir été formé par un déchirement de la montagne dont les flancs se dressent abrupts de chaque côté ; aussi la place où s'élevèrent les premiers bâtimens est-elle presque partout d'un difficile accès, la route nouvellement coupée n'étant alors abordable que pour les hommes et les chevaux. Jédiah me disait, en me montrant un rocher à cent cinquante pieds au-dessus de nos têtes : c'est par là que, pendant plusieurs mois, on nous descendit, à l'aide de cordes, nos provisions enfermées dans des barils. Mais dès qu'il y eut un moulin à scie, les bûcherons commencèrent leur œuvre de dévastation. L'un après l'autre, on entendit, et maintenant encore on entend tomber ces pauvres arbres, tant que dure le jour ; et dans le calme des nuits, les insatiables moulins ne disent que trop, qu'avant un siècle, les nobles forêts qui les entourent n'existeront plus. Successivement, de nouveaux moulins furent construits, on établit maintes écluses, comme autant de défis jetés au cours impétueux du Lehigh. Aujourd'hui déjà, un bon tiers des arbres sont abattus, convertis en planches de toutes les dimensions ; et, à cette heure peut-être, flottent jusqu'à Philadelphie.

Dans une pareille entreprise, ce n'est pas tout que d'abattre les arbres, il faut ensuite les hisser jusqu'à la crête des montagnes qui dominent la rivière, les lancer dans le courant et les faire arriver aux moulins, en franchissant des passages où quelquefois les eaux sont très basses, sans compter mille autres difficultés.

Étant sur les lieux, je me plaisais à visiter l'un des principaux sommets d'où l'on précipitait les troncs d'arbres. Les voir rouler l'un par-dessus l'autre d'une telle hauteur, donnant çà et là de tout leur poids contre l'angle aigu de quelque rocher, puis, rebondissant comme une balle élastique, aller enfin tomber dans la rivière, avec un craquement épouvantable, c'était, je vous proteste, un spectacle des plus saisissants, mais qu'il m'est impossible de vous décrire. Vous dirai-je que j'ai vu des masses de ces énormes troncs entassés l'un sur l'autre au nombre de cinq mille ? Mon ami, M. Irish, m'assura même qu'à certains moments, il y en avait bien plus encore ; à ce point, qu'aux endroits où ces piles s'amoncelaient, le cours de la rivière en était complètement intercepté.

L'époque des crues, ou *freshets* est le temps que l'on choisit pour amener les arbres aux différents moulins. C'est ce qu'ils appellent pour eux, une *bonne partie* ; Jédiah qui, généralement en est le chef, se dirige, suivi de ses hommes, vers le tas le plus élevé. Chacun d'eux est muni d'un fort levier de bois, d'une hache à manche court ; et tous, soit l'hiver, soit l'été, se jettent à l'eau comme de vrais terres-neuves. Petit à petit, les troncs sont détachés et s'en vont flottant, de cascade en cascade, sur la rivière ; tantôt heurtant contre un rocher et tournoyant plusieurs fois sur eux-mêmes ; tantôt arrêtés court et par dizaines sur un bas fonds au travers duquel il faut les pousser à grand renfort de leviers. Actuellement ils rencontrent une chaussée qu'on leur fait aussi franchir ; mais, soit ici, soit là, il en reste toujours quelques-uns ; et quand la joyeuse troupe arrive à la dernière écluse qui se

trouve juste à l'endroit où le camp de mon ami Jédiah fut d'abord établi, le conducteur et ses hommes, au nombre d'environ soixante, trempés à qui mieux mieux, prennent le chemin de la maison, où, après un repas copieux, ils passent la soirée et une partie de la nuit à s'amuser à leur manière, c'est-à-dire avec une simple et franche cordialité, et sans beaucoup se troubler l'esprit de l'idée qu'il leur faudra, dès le matin, commencer de non moins pénibles travaux.

Pendant, le matin est bientôt venu ; l'un d'eux, du seuil des magasins, donne le signal au son de la corne, et chacun retourne à son ouvrage. Scieurs et charpentiers déjà sont à la besogne ; tous les moulins tournent à la fois, et ces troncs qui, quelques mois auparavant, portaient de magnifiques arbres aux cimes verdoyantes et touffues, sont maintenant taillés, fendus en planches qu'on lance sur le courant, et qu'on dirige vers le marché.

Durant les mois de l'été et de l'automne, le Lehigh qui, de lui-même, est une petite rivière, devient extrêmement bas ; il serait impossible d'y faire flotter des trains de bois, si l'on n'y eût artificiellement pourvu, en mettant en réserve un supplément d'eau. A cet effet, à la gorge de la chaussée la moins haute, on a pratiqué une porte que l'on ouvre à l'approche des trains. Ils passent alors avec la rapidité de l'éclair, poussés par les eaux accumulées dans l'écluse et qui suffisent d'ordinaire à les porter jusqu'à Mauch-Chunk ; après quoi, entrant dans des canaux réguliers, ils ne rencontrent plus d'obstacle pour arriver à destination.

Du temps que la population ne s'était pas encore multipliée dans cette partie de la Pensylvanie, il y

avait aux environs abondance de toute sorte de gibier. L'élan même ne dédaignait pas de venir brouter sur le flanc des montagnes, près du Lehigh ; ours et daims devaient aussi y être nombreux.

A propos d'ours, il se passa une petite scène assez comique et que je veux vous raconter. Une après-midi, quelques travailleurs de M. Jédiah s'en revenant



PHILADELPHIE. (P. 118.)

de Mauch-Chunk, avaient pris au court par-dessus les montagnes ; c'était la saison où les baies du myrtille sont en pleine maturité. Tout à coup ils s'arrêtent, avertis de l'approche de plusieurs ours qu'ils entendent renifler bruyamment l'air. A peine ont-ils eu le temps de se mettre sur leurs gardes, qu'ils voient paraître une troupe composée, au grand complet, de huit de ces animaux. Armés chacun de leur hache à

courte poignée, mes braves font face et s'avancent pour livrer bataille ; mais bientôt les assaillis deviennent les assaillants et jouent si bien des dents et des griffes, qu'en un clin d'œil ils mettent les hommes en déroute ; et vous les eussiez vus quise sauvaient à toutes jambes et se précipitaient en tumulte du sommet de la montagne. La nouvelle de cette redoutable rencontre se répandit rapidement ; ce fut à qui saisirait sa carabine pour voler sur le théâtre de l'action ; mais quand on y arriva, les ours avaient entièrement disparu. La nuit ramena les chasseurs à la maison, et de grands éclats de rire furent la conclusion de l'aventure.

Je demurai six semaines dans la grande forêt ⁽¹⁾ de pins, et j'y enrichis mon album de nombreux dessins. Cependant, il était temps de quitter la Pensylvanie pour suivre, vers le sud, les troupes de nos oiseaux émigrants ; je dis donc adieu à mes hôtes. Jédiah, s'étant chargé de sa pesante carabine, voulut absolument m'accompagner ; et, après une marche, tout droit au travers des montagnes, nous arrivâmes à Mauch-Chunk à temps pour le dîner.

Là, nous passâmes la nuit ensemble, puis je me remis seul en route. Livré à mes réflexions, je me demandais, tout en cheminant, comment il se pouvait faire que nos Philadelphiens ignorassent, à ce point, l'existence d'un lieu tel que la grande forêt de pins vers laquelle sans doute pas un seul d'entre eux n'eût été capable de diriger mes pas. Quel dommage, me disais-je à moi-même, que tant de jeunes gentlemen qui ne savent comment tuer le temps, ne s'avisent

1. C'est en effet plutôt une forêt qu'un marais.

pas un jour de consacrer leur loisir à l'exploration de ces retraites sauvages, si riches et si bien peuplées pour les amis de la nature ! Que leurs pensées prendraient un tour différent, si au lieu de perdre des semaines à perfectionner leurs insipides courbettes, à courir le monde en grand équipage, n'ayant d'autre ambition que de faire admirer la tournure de leurs jambes, ou de déguster leurs vins dans quelque rendez-vous, ils voulaient s'occuper enfin à contempler les trésors que la nature, avec tant de profusion, a répandus tout autour d'eux ; ou seulement, s'ils cherchaient à doter, de quelque nouveau spécimen, leur musée dont autrefois on admirait l'ordre parfait et les précieuses collections ! Mais hélas ! ils ne se soucient guère des richesses que renferme le grand marais de pins ; et probablement, l'hospitalité qu'on y trouve serait encore moins de leur goût !

Les jeunes mondains, et tous ceux qui sont esclaves de la vanité ou du bien-être, ne seront jamais des admirateurs passionnés de la nature, incapables qu'ils sont d'en apprécier les merveilles. Mais les âmes pures et généreuses, élevées au-dessus des appétits grossiers de notre corps, trouvent dans le spectacle de la campagne, des forêts, des monts et des mers une jouissance toujours nouvelle, en même temps qu'elles éprouvent un besoin toujours plus grand de bénir et de remercier la Providence.

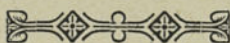


Table des matières.

Souvenirs de ma jeunesse.	5
La nuit terrible.	18
La débâcle des glaces.	26
Un accident heureusement réparé.	32
Un bûcheron égaré dans sa forêt.	40
L'ouragan.	48
Le fugitif.	53
Mort affreuse d'un pirate.	64
Les pionniers du Mississipi.	74
Le rôle de la carabine au Kentucky.	82
L'hospitalité dans les bois.	93



